



RECITS
HISTORIQUES
ET LÉGENDAIRES

BASQUES & BÉARNAIS



A 213



D. Alberto Girelli

12000



MTU



RÉCITS HISTORIQUES

ET

LÉGENDAIRES DE LA FRANCE.

RÉCITS

Historiques et Légendaires

DE LA FRANCE;

- Amis du Paon d'or**; par J.-P. FABER.
- Amis en vacances, excursions en Flandre**; par J.-P. FABER.
- Basques et Béarnais**; par BALECH-LAGARDE.
- Bords de la Somme**; par J.-P. FABER.
- Chevalier (le) de Jeanne d'Arc**; par BALECH-LAGARDE.
- Chroniques et légendes de l'Ain**; par DE GY.
- Débuts (les) de Justin**; par BALECH-LAGARDE.
- Ermite de Beausoleil**; par BALECH-LAGARDE.
- Excursions dans le département de Seine-et-Oise**; par M^{me} DE GAULLE.
- Journal d'un écolier de la Manche**; par la B^{te} DE CHABANNES.
- Mémoires d'un inconnu, ou le Département du Lot**; par BALECH-LAGARDE.
- Mystères de la tourelle de M. Beaugrand**; par R. DE MARICOURT.
- Nantes et la Loire inférieure**; par DE LA BALLATE.
- Sac aux armes de Bourges**; par Aymé CÉCYL.
- Solitaire de la Morinie**; par J.-P. FABER.
- Sylva Maria**; par l'abbé MOULS.
- Touristes du Puy-de-Dôme**; par la B^{te} DE CHABANNES.
- Un Anglais sur le chemin de fer du Nord**; par le vicomte R. DE MARICOURT.
- Un coin de la vieille Picardie**; par le Vicomte R. DE MARICOURT.
- Une semaine à Moulins**; par M^{me} BLANC.
- Veillées artésiennes**; par J.-P. FABER.
- Veillées d'Eure-et-Loir**; par M^{me} la BARONNE DE CHABANNES.
- Veillées picardes**; par J.-P. FABER.
- Ville des Neiges**; par BALECH-LAGARDE.
- Voyage en Flandre**; par J.-P. FABER.

Cette intéressante collection s'enrichit constamment
de nouveaux volumes.

Para la Fundación Sancho el Sabio

Alberto Barata



Des soldats frappent à coups de sabre ceux qui réussent pu se sauver.

N- 23793

R- 40257

MFV

9.213

BASQUES

ET

BÉARNAIS

(BASSES-PYRÉNÉES)

Par M. BALECH-LAGARDE,

Auteur de LA VILLE DES NEIGES, etc.



PARIS

ADRESSE DE P. LAURELLEUX,
Rue Bonaparte, 60.



LEIPZIG

L. A. EITZLER, GEBRÜDERMANN,
Querstrasse, 21.

H. CASTERMAN

TOURNAL

1864

REVUE
FRANÇAISE

Tous droits réservés.



BASQUES ET BÉARNAIS.



I

Le fou d'une ville.

Il n'est personne dans la ville de Tarbes qui ne se souvienne encore de Labaste. Interrogez le premier venu, et il vous racontera sur cet étrange personnage mille particularités invraisemblables, cent anecdotes plus impossibles les unes que les autres. D'où venait cet homme? que faisait-il sur la terre? était-ce un fou ou un sage? Autant de questions que nul ne pouvait résoudre. C'était une énigme parlante, un logogriphe en paletot. Ses manières extravagantes, sa conversation tantôt triviale et burlesque, tantôt pleine de bon sens et de logique intriguaient tout le monde. Son extérieur, bien plus grimaçant que celui du fameux Chodruc Duclos, du Palais-Royal, aurait suffi du reste à attirer à lui seul l'attention sur cet homme, surtout dans une petite ville comme Tarbes, où les plus

petites choses prennent les proportions d'un événement. Quand j'ai connu Labaste, nous étions en hiver, et voici quel était son accoutrement : un pantalon et une casquette en peau de mouton, trois gilets superposés les uns sur les autres, et par-dessus tout cela un vaste paletot en peau d'ours, dont les basques descendaient jusqu'à mi-jambe. Une longue barbe noire mal peignée à travers laquelle on voyait briller des dents d'une grande blancheur, des cheveux incultes qui retombaient en flocons entortillés sur le collet crasseux de son paletot complétaient l'ensemble de ce personnage, dont l'aspect avait quelque analogie avec celui d'un orang-outang déguisé en homme.

Mais ce costume, malgré sa haute originalité, serait peut-être passé inaperçu sans les accessoires dont il était orné : Labaste possédait un singe d'une taille assez élevée; il ne sortait jamais sans le mettre sous son paletot, sa tête à la hauteur du menton. Il boutonnait son vêtement, et le singe, habitué à ces façons d'agir, se tenait fort tranquille roulant de gros yeux aux passants, léchant parfois la barbe de son maître, et tortillant sans cesse sa queue dont cinq ou six centimètres dépassaient la longueur des basques. Quant à Labaste, grave et fier comme un hidalgo espagnol, il passait majestueusement dans les rues la tête haute, le regard assuré, ne souriant jamais, ne se détournant jamais et n'ayant pas l'air de se douter de la stupéfaction qu'il occasionnait. Il portait presque toujours un accordéon sous le bras dont il jouait à merveille; de temps à autre il prenait

son instrument et il faisait entendre quelques airs, ou bien il imitait le cor de chasse dans le lointain, mais cela sans afféterie, et avec le même abandon et le même sans-gêne que s'il eût été seul dans sa chambre.

Mais ce n'est ni le singe, ni l'accordéon, ni sa mise burlesque qui auraient valu à Labaste l'immense popularité dont il jouissait. Je vous ai dit que c'était un homme étrange : il était à la fois musicien, jongleur, escamoteur et bouffon. Ce qu'il faisait dans la rue et sur les places publiques, non pas pour amuser la foule, mais pour s'amuser lui-même, dépasse toute croyance, et je craindrais, en le racontant, de mettre la crédulité de mes lecteurs à une trop rude épreuve, si trois mille habitants de Tarbes ne pouvaient corroborer ce que j'avance. Tantôt, en frappant dans ses mains et en faisant entendre un petit cri guttural, il réunissait dix ou douze chiens autour de lui, jouait avec eux, les caressait et puis, aux sons de l'accordéon, il allait se promener au marché aux légumes, enjambant les corbeilles de fruits, passant ici et là, et toujours suivi de ses chiens qui ne le quittaient pas d'une semelle. Jugez du désordre : les femmes qui voyaient leur marchandise mise sens dessus dessous, poussaient des cris de fureur, et ne savaient à qui s'en prendre. Tantôt, avisant une femme qui venait d'apporter du lait au marché, il s'emparait, sans rien dire, de ses bouteilles vides, et les jetait en l'air ; la villageoise poussait un cri de frayeur, mais quel n'était pas son étonnement en voyant que Labaste recevait les bouteilles sur son

bras tendu ; quand il avait répété deux ou trois fois cet exercice, il faisait semblant de se tromper, et laissait tomber les bouteilles sur le pavé où elles se brisaient en mille morceaux. Alors, conformément au proverbe *qui casse le verre le paie*, on lui réclamait le prix des bouteilles, mais il refusait obstinément, ou bien il donnait une pièce d'or de quarante francs en disant qu'on lui rendit la monnaie. Enfin lorsqu'il jugeait que la scène s'était suffisamment prolongée, il jetait une pièce de cinq francs à la femme stupéfaite, et s'en allait recommencer ailleurs une espièglerie d'un autre genre.

Un jour, sur les allées du Maubourguet, il fit semblant d'avoir laissé échapper son singe qui, en quelques secondes, se trouva juché sur les ormeaux les plus élevés, où il gambadait à faire plaisir. Aussitôt un attroupement considérable se forma sur la promenade. Labaste paraissait désolé.

— Voyons, dit-il, s'adressant aux nombreux gamins dont il était entouré, quel est celui de vous qui veut attraper mon singe ? Il n'est pas méchant, je vous l'assure. Il y a dix francs pour celui qui ira le prendre.

Et voilà huit ou dix gros gaillards de grimper sur l'ormeau, alléchés par la prime de dix francs ; alors Labaste tira un sifflet de sa poche, en fit sortir un son aigu, et le singe, à cet appel bien connu, fut de lui-même se placer docilement sur les épaules de son maître.

Ce dénouement inattendu ne faisait pas l'affaire de ceux qui avaient eu la naïveté de monter sur l'ormeau ; ils se hâtèrent de descendre, non sans

se bouculer quelque peu, pour courir après Labaste qui s'éloignait tranquillement avec sa gravité habituelle. Il répondit qu'il ne devait rien, attendu que le singe était descendu sans le concours de personne. Les gamins se prétendirent mystifiés, et réclamèrent une indemnité; le débat dura près d'une demi-heure, et Labaste enfin le termina, comme toujours, en donnant ce qu'il avait promis.

Il faudrait un volume entier pour raconter toutes les folles excentricités de cet homme. Il se couchait au beau milieu des rues pour jouer avec son singe; il arrêtait les ânes qui portaient leurs provisions au marché; il effrayait les vaches en les magnétisant, et jonglait admirablement avec tous les objets qui lui tombaient sous la main. Aujourd'hui, il allait prendre ses repas dans le meilleur hôtel de la ville, et le lendemain (je l'ai vu de mes propres yeux,) il allait dîner dans une écurie, au milieu des chevaux, assis sur le fumier, avec deux domestiques pour le servir.

Si Labaste avait vécu à Paris, il aurait été dès le premier jour conduit au dépôt de la préfecture de police; à Tarbes, on le tolérait d'abord parce qu'il était l'amusement de la ville, et puis, parce qu'il ne portait jamais aucun préjudice à personne, et que ses actes les plus insensés amenaient toujours une générosité ou une aumône.

Originaire d'une famille aisée de Saint-Jean-de-Luz, dans le pays basque, Labaste avait reçu une instruction très-variée. Doué d'une surprenante mémoire, il avait casé dans son cerveau plus de connaissances qu'il n'en faut pour être reçu bache-

lier. Il n'aurait tenu qu'à lui d'être un savant; il préférait se donner les airs d'un fou. Chacun a son idée. Il connaissait les auteurs anciens et les auteurs modernes, les profanes et les sacrés, et sa conversation était parfois très-curieuse à entendre, à cause des nombreuses citations dont il l'émaillait. Il connaissait l'histoire de certaines contrées dans ses plus intimes détails; il raisonnait physique, chimie, religion, mathématiques; et l'on se demandait, malgré soi, où et quand il avait pu apprendre tant de choses.

Était-il riche, était-il pauvre? c'est encore ce que personne ne savait. Toujours est-il qu'il avait les poches de son troisième gilet constamment pleines d'or, et je l'ai vu, à une époque où les louis étaient rares, consolider une table boitense de l'hôtel Hillot avec des pièces de quarante francs. Il ne faisait rien, il n'exerçait aucune profession; aussi se livrait-on à mille commentaires pour expliquer l'origine de cet or qui semblait ne jamais diminuer, et j'ai entendu dire très-sérieusement que Labaste faisait partie d'une bande de faux monnayeurs établis sur les montagnes de la frontière espagnole, et qu'il était spécialement chargé d'écouler à Tarbes les produits de cette fabrication.

Son adresse tenait du prodige. Il couchait un verre à liqueurs au bas d'un escalier, au-dessous de la dernière marche, et s'en allant au premier étage, il jetait contre le mur une pièce de deux francs qui, dégringolant de marche en marche, finissait sept fois sur dix par entrer dans le verre. Mais il avait encore d'autres genres d'étonnements.

Des chiens dressés à donner sur l'homme étaient lancés vers lui ; il les attendait, debout, le regard fixe, les mains dans les poches, et les chiens, arrivés près de lui, se couchaient à ses pieds, et semblaient implorer une caresse. Une fois, dans un combat de bêtes, je l'ai vu quitter sa place, au plus fort du tumulte, et aller se mêler familièrement avec les molosses, les boule-dogues et les ours dont l'arène était couverte ; il flattait celui-ci, il gourmandait celui-là, il excitait cet autre, le tout à la grande surprise des maîtres de céans qui ne savaient que penser d'un tel homme.

Ainsi se conduisait Labaste, variant tous les jours ses originalités, et s'appliquant à ne pas faire deux fois de suite les mêmes pantalonades ; il passait généralement pour un être privé de raison, cela va sans dire, et on ne l'appelait que *le fou* ; mais les personnes qui l'approchaient et qui discutaient avec lui quelque question d'intérêt, ou quelque point d'histoire, pouvaient reconnaître que non-seulement il avait toute sa raison, mais qu'il possédait infiniment de connaissances et de logique. Nous n'affirmerions pourtant pas qu'il n'y eut en lui le germe de quelque *folie*, d'après la signification usuelle de ce mot. Ne suffit-il pas d'être doué de quelque qualité fortement développée pour être classé parmi les fous ? Le génie et la folie se touchent presque. Sauvage, l'inventeur des bateaux à hélice, était fou, et Gérard de Nerval, un de nos meilleurs écrivains, avait été soumis deux fois au traitement du docteur Blanche. Nous ne voulons établir aucune comparaison ; nous ne

voulons pas chercher à savoir si Labaste était réellement fou ; l'examen de cette question nous mènerait trop loin, et ne rentre pas d'ailleurs dans le but que nous nous sommes proposé. Quoi qu'il en soit, il se complaisait à passer pour tel, et il faisait de louables efforts pour que cette opinion ne se démentit jamais. Hélas ! il joua si bien la folie qu'un jour..... mais n'anticipons pas sur les événements.

Pendant le mois de juillet de l'année 185..., un Anglais maniaque et ennuyé, qui depuis quatre ou cinq ans promenait son incurable spleen dans toutes les parties du monde, arriva à Tarbes. Il allait devant lui, sans but, sans itinéraire, parcourant les grandes routes dans l'espoir de rencontrer quelque part une chose quelconque qui pourrait l'amuser un instant. Il avait déjà fait trois ou quatre mille lieues à travers l'Europe, et parmi tout ce qu'il avait vu rien n'avait pu le distraire. Il avait trouvé que l'Italie renfermait trop de curiosités, et il avait été fort agacé par l'obligation de faire viser son passe-port deux fois par jour. Les mauvaises auberges et les routes poudreuses l'avaient dégoûté de l'Espagne, la Suisse ne lui avait offert que des agréments de paysages, et les établissements de jeux de l'Allemagne l'avaient laissé indifférent. En ce moment, il venait de parcourir les principales villes Thermales des Pyrénées : Luchon, Bigorre, Caunterets, Barèges, Saint-Sauveur, Capvern, et nulle part il n'avait pu rester plus de vingt-quatre heures. Où allait-il maintenant ? Il ne le savait pas au juste lui-même. On lui

avait dit que le département des Landes, avec ses forêts de pins, ses vastes brugères, était très-curieux à visiter; mais d'un autre côté, son *Guide du voyageur*, en qui il avait la plus grande confiance, lui affirmait que les bains de mer de Biarritz, et les eaux ferrugineuses de Cambo, dans les Basses-Pyrénées, méritaient à tous égards de fixer les pas des touristes, si bien qu'il se trouvait un peu embarrassé, ne sachant à quel département donner la préférence. Il s'était arrêté à Tarbes uniquement pour avoir le temps de se décider.

Au moment où il traversait la place du Maubourguet pour se rendre à l'hôtel de la Paix, il fut témoin d'un étrange spectacle : Labaste, assis, ou plutôt à demi-couché par terre, au beau milieu de la place, son singe à côté de lui, s'amusait à faire jouer une douzaine de chiens de toute taille et de tout âge. Ils couraient de ci et de là, à gauche et à droite, se poursuivaient, se heurtaient, se bousculaient, et revenaient toujours auprès de Labaste qui, évidemment, leur transmettait ses ordres. Notre Anglais, que nous appellerons James Corwillh, trouva cet amusement fort étrange, surtout en un tel lieu. Il crut d'abord que c'était un dompteur d'animaux faisant des tours sur la place publique; mais quand on lui eut dit ce qu'était que Labaste, et quelle était son adresse, il en conclut que cet homme devait être un *excentrique* de première force, et, cinq minutes après, il lui envoya son domestique pour le prier de venir lui parler.

L'idée d'avoir rencontré un individu aussi original que lui, intriguait fort notre homme; il voulait en avoir le cœur net.

II

De la façon dont Labaste dînait quelquefois, et comment
il admonesta l'Anglais sir Corwill.

Jusqu'à présent, nous n'avons montré dans Labaste que le vulgaire paillasse de la rue. Il est bon d'ajouter, pour rendre son portrait moins imparfait, qu'il était capricieux comme une grande dame, généreux comme un voleur, arrogant comme un page, et paresseux comme un lazzaroni. Il suffisait que quelqu'un le priât de faire un peu de musique, ou de jongler avec n'importe quoi pour qu'il s'empressât de n'en rien faire. Quand on lui offrait de l'argent il se fâchait pour tout de bon, et c'est alors qu'on était sûr de ne rien obtenir de lui. Un jour, le propriétaire d'un café, monsieur Gaye, lui proposait vingt francs par soirée, s'il voulait consentir à se rendre chez lui deux heures tous les soirs, et à laisser mettre son nom sur une affiche. Cette simple combinaison aurait produit une fortune....

pour le maître de l'établissement. Labaste lui jeta à la face une tirade en vers de je ne sais plus quel poète oublié. Ce fut là sa réponse.

N'oublions pas de dire que Labaste était excessivement charitable envers les pauvres auxquels il faisait d'abondantes aumônes. Cette qualité lui valait l'indulgence de bien des personnes qui voyaient dans cet homme un fou bienfaisant, plus utile que nuisible. Il possédait en outre un grand et sincère attachement pour la religion catholique dont il était souvent un éloquent défenseur, et il assistait régulièrement aux offices religieux, où sa tenue pouvait servir d'exemple aux chrétiens les plus fervents. Ses profondes convictions, sa foi éclairée, élevaient parfois ses idées jusqu'à l'exaltation. Nous l'avons entendu, un soir, dire à deux ecclésiastiques qui ne pouvaient se lasser de l'écouter.

— Si pour prouver aux incrédules les vérités du christianisme, il suffisait de faire tomber mon poignet, je n'hésiterais pas un instant.

Quand le valet de Corwilh s'approcha de lui, il venait de lever la séance, et, suivi d'une quinzaine de chiens et de plus de cent gamins, il se dirigeait majestueusement vers la rue de Vic, en jouant de l'accordéon.

Il répondit à l'émissaire de l'Anglais qu'il n'avait pas l'habitude de quitter ses amusements pour aller visiter des gens qu'il ne connaissait pas; que ceux qui avaient besoin de lui pouvaient le trouver à l'*Hôtel de France*, place du Marcadieu.

Cette réponse, empreinte d'une fierté presque impolie, redoubla chez James Corwilh le désir qu'il

avait de voir Labaste; il jura qu'il ne quitterait pas Tarbes, sans avoir diné avec lui, dût-il pour cela dépenser vingt-mille francs.

Le lendemain à midi, il alla à l'*Hôtel de France*. On était aux premiers jours du mois de juin, et la chaleur était accablante. On lui montra Labaste au fond d'une basse-cour, assis sur une botte de paille, où il était en train d'expédier un succulent déjeuner. Les oies, les dindons, les canards, les poules formaient autour de lui un cercle très-bruyant, et attendaient avec une visible impatience la distribution de miettes de pain et de petits morceaux de viande qui leur était faite de minute en minute, distribution qui produisait toujours des rixes et des voies de fait. Un jeune homme, âgé de quinze ou seize ans, à la figure enjouée et intelligente, se tenait debout, armé d'une gaule, et avait pour mission d'empêcher les canards, volatils très-hardis, de prendre sur les assiettes les fricandeaux et les légumes qui ne leur étaient pas destinés. Un autre jeune homme servait Labaste, et se tenait debout également, ce qui lui permettait de prêter main forte à son camarade lorsque l'ardeur des assiégeants devenait trop vive. Ces deux serviteurs d'occasion, qui faisaient métier de cirer les souliers, partageaient d'ailleurs d'une façon toute fraternelle le repas de leur seigneur et maître. Ils buvaient et mangeaient comme quatre tout en faisant bonne garde, et ils n'auraient certainement rien laissé à la troupe des volatiles, si Labaste n'avait apporté une juste sévérité dans la répartition des aliments.

James Corwillh avait vu des choses fort surprenantes durant le cours de ses longs voyages, mais jamais, au grand jamais, il n'avait été témoin d'un repas accompli dans de semblables conditions. Il s'approcha de Labaste, écartant à coups de pieds les oies et les dindons, et le regardant avec curiosité, il lui dit en souriant :

— Vo être excentrique.

— Approchez, Monsieur l'Anglais, s'écria Labaste; nous sommes ici en famille. C'est un repas de corps. Voulez-vous accepter un verre de champagne?

— Oh! yes. Moa aimer champagne beaucoup.

Et notre Anglais, s'asseyant sur la paille, choqua le verre avec Labaste. Il avoua plus tard que ce moment avait été un des plus agréables de sa vie, le seul peut-être jusque là où il n'eût pas songé à s'ennuyer... Mais Labaste devait lui procurer bien d'autres distractions.

Un homme de robe qui s'est immortalisé en écrivant un livre de cuisine, a dit que deux personnes ne pouvaient plus se boudier dès qu'elles avaient diné ensemble. Cette observation plus juste que profonde ne fut pas démentie par l'attitude de Corwillh et de Labaste qui, après avoir bu à leur santé réciproque, devinrent des amis inséparables. Notre voisin et allié s'égayait énormément des cent et une pasquinades de Labaste, et parfois il riait véritablement, lui qui n'avait même pas souri depuis douze ou quinze ans. Chose extraordinaire! le spleen l'avait abandonné. Il était si content de ce résultat qu'il songeait à s'établir à Tarbes défi-

nitivement, lorsque son nouvel ami reçut une lettre qui lui imposait l'obligation d'aller dans sa famille.

Mais sir James Corwilh n'était pas homme à lâcher ainsi sa proie.

— Moa suivre vo partout, lui dit-il, moa pas quitter vo.

— Mais, milord, je vais dans un ville absurde, à l'extrémité des Basses-Pyrénées, sur les frontières de l'Espagne.

— Oh! les Bas-Pyrénées. Quel bonhiour! Moa pas les connaitre, et vo apprendre tout à moa.

— Tout! excusez, comme vous y allez.

— Et comment vo appelez cette ville *absiourde!*

— Je la nomme saint Jean-de-Luz. C'est la cité qui m'a donné le jour, milord, mais elle ne s'en vante pas encore. Elle est située à vingt kilomètres de Bayonne, sur la Nivelle, et les vagues mugissantes de l'océan battent incessamment ses murailles.

— C'est donc un piort?

— Yès, milord; et même un port qui pourrait recevoir les plus gros vaisseaux, si des ouvrages d'art le protégeaient suffisamment contre les affreuses tempêtes qui désolent ces côtes; deux fois déjà elles ont détruit une partie de la ville, et tout porte à croire qu'elles l'emporteront en entier un jour ou l'autre.

L'Anglais ouvrit de grands yeux, et se fit répéter lentement ce qu'il venait d'entendre.

— Je vous dis, milord, que la ville de Saint-Jean-de-Luz sera tôt ou tard engloutie par la mer.

C'est une proie qu'elle convoite depuis bien longtemps.

James Corwilh ne chercha pas à dissimuler la joie que ces paroles lui faisaient éprouver.

— La petite ville absurde tomber dans la rivière, et moi être là pour voir ce beau représentation, dit-il avec son flegme habituel.

Et parodiant cet autre Anglais qui, dit-on, suivait Carter dans toutes les villes de France dans l'espoir de le voir dévorer par les lions de sa ménagerie, Sir Corwilh conçut le projet essentiellement britannique, d'aller s'établir aux environs de Saint-Jean-de-Luz afin d'assister au spectacle peu commun d'une cité emportée par les flots.

Dès ce moment, le voyage dans les Basses-Pyrénées devint pour notre Anglais une impérieuse nécessité. Il avait donc un but, il savait enfin à quoi employer son or et son activité. C'est surtout l'oisiveté, c'est le manque d'occupations qui tuaient cet homme. S'il avait eu des affaires importantes à débattre aujourd'hui ici, demain là-bas, il aurait été le plus heureux des mortels. Mais il était condamné à un désouvrement perpétuel. En 184... il avait été très-affairé pendant plus de dix jours, et voici comment : il se trouvait à New-York, lorsqu'un soir il lut dans le *Sun* que ce pauvre écervelé, dont le nom m'échappe, qui avait tenté d'assassiner la reine d'Espagne, venait d'être condamné à la peine de mort. En Espagne on étrangle les condamnés, en Angleterre on les pend, et en France on les guillotine. Chaque nation a son genre. Corwilh n'avait jamais

vu étrangler. Sa décision fut bientôt prise. Il partit deux heures après pour Madrid ; les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les malles-postes, le transportèrent tour à tour d'un lieu dans un autre. Il traversa l'Angleterre, la France, ne s'arrêtant nulle part pour respirer, et semant l'or à pleines mains pour aller plus vite. Enfin, après plusieurs jours de cette course forcée, il arriva à Madrid, exténué de fatigue, juste le lendemain de l'exécution. N'importe ! il avait été heureux pendant quelques jours.

— Vous autres, messieurs les Anglais, lui dit Labaste, vous faites certes de nobles et fécondes choses, vous êtes un grand peuple, mais vous ne savez pas vous distraire. Vous vous figurez qu'avec vos guinées vous pouvez acheter de la gaieté, du contentement, et vous périssez d'ennui sur vos sacoches d'or. Vous avez créé une maladie qui vous est particulière, et dont aucune autre nation n'est atteinte. Voyez si jamais j'ai un moment de ces sombres et funestes découragements auxquels vous devez être journellement en proie. C'est que je trouve des distractions partout, moi, avec les gens et avec les bêtes, — surtout avec les bêtes. — Je cause avec mon singe, je joue avec les chiens, je jongle avec des cailloux ou avec des bouteilles, je fais de la musique avec la première chose venue, on m'appelle le fou, que m'importe ! Et puis, j'ai un autre moyen de distraction dont je ne vous ai pas encore parlé, et le plus puissant de tous, celui-là : je fais quelques bonnes œuvres, de temps à autre, quand une belle occasion se pré-

sente, car je ne suis pas riche, moi, et je suis obligé de modérer mes plaisirs. Ah! si je possédais votre fortune, milord! Vous ne savez peut-être pas, vous, — et je vous plains sincèrement — toute la satisfaction que l'on éprouve en faisant du bien à quelqu'un! Un pauvre diable qui avait faim et à qui vous avez donné à manger, une malheureuse mère de famille dont vous avez séché les larmes, un artisan que vous avez sauvé du déshonneur où le poussait la misère, vous procurent plus de plaisirs et plus de jouissances que toutes les fêtes et tous les spectacles du monde. Essayez de ce mode de divertissement, milord, et vous m'en direz des nouvelles. Vous donnez dix francs au postillon qui a surmené ses chevaux, et à cette malheureuse femme qui, accroupie sur la borne des rues grolotte la fièvre dans ses haillons, vous ne lui jetez pas seulement une obole. Vous ne savez pas dépenser votre argent, vous ne savez que le gaspiller. Le postillon ira dépenser vos dix francs au cabaret, et le malheureux à qui une pareille somme aura donné du pain pour toute une semaine vous bénira nuit et jour. Comprenez-vous la différence? Ce pauvre qui porte la besace est votre égal devant Dieu, après tout; il est votre supérieur peut-être. Ses bénédictions vous seront comptées au ciel; donnez-lui donc, milord, pour qu'il ne blasphème pas lorsque votre carrosse lui jettera au visage la boue du chemin; donnez-lui pour qu'à votre heure suprême il intercède pour vous auprès du Très-Haut.

Sir Corwilh, loin de s'offenser de cette sorte de

mercuriale qui lui était lancée sans dire : gare ! en conçut pour Labaste une estime d'autant plus grande, que jamais personne encore ne lui avait parlé avec cette franchise brutale, et ne lui avait fait entendre des paroles plus sensées ; cela le subjuga d'autant plus que lui aussi avait pris Labaste pour un fou. Il lui exprima de nouveau, et avec un accent qui partait du cœur, toute l'affection qu'il avait pour lui, répétant à chaque moment :

— Moa plus quitter vo jamais.

— Jamais, c'est beaucoup, milord. Ces engagements sont téméraires. En attendant, je consens à vous servir de cicerone dans le Béarn et dans le Basque, puisque aussi bien vous voulez me suivre quand même, mais c'est à la condition que vous ferez un peu ma volonté. Je veux vous apprendre à voyager avec fruit, car jusqu'à présent vous n'avez fait que courir d'un lieu à un autre ; je veux vous faire voir aussi combien il y a de douces et pures jouissances dans une guinée bien employée. Les occasions ne nous manqueront pas. Je vous promets en retour de vous guérir de votre ennui. Cela vous va-t-il ?

L'Anglais souscrivit de grand cœur à toutes ces conditions, et deux jours après, une chaise de poste emportait nos deux personnages vers la capitale du Béarn.

III

Le château de Pau. Henri IV et Abd-el-Kader.
Bernadotte, roi de Suède.

De toutes les villes des départements pyrénéens, Pau est la plus aristocratique et la mieux habitée. Comme les villes thermales, ses voisines, elle a une saison, seulement cette saison ne commence pour elle que lorsqu'elle est finie partout ailleurs. C'est en hiver que les riches étrangers et les Anglais pulmoniques arrivent en foule à Pau, attirés par la pureté de l'air et la douceur du climat. Nice a une rivale dans les Basses-Pyrénées avec laquelle il faudra bien qu'elle compte un jour, car sa réputation grandit de plus en plus. Pau, en outre, est une fort jolie ville, avec de belles places, des rues larges garnies de trottoirs, et située dans un lieu enchanteur. Elle a vu naître deux rois, Bernadotte et Henri IV ! La ville n'est pas très-ancienne ; c'est à peine si elle remonte au X^e siècle, et ce ne

fut guère que vers le commencement du XIV^e, qu'elle prit rang parmi les cités du Béarn ; c'est là néanmoins que viennent se résumer tous les souvenirs historiques de la vicomté béarnaise.

L'origine de Pau n'est pas exactement connue. La version la plus accréditée, et aussi la plus vraisemblable, est celle qui lui donne pour premiers fondateurs des pâtres de la vallée d'Ossau. L'endroit où se trouve aujourd'hui la ville aurait été alors le lieu de rendez-vous de ces bergers qui, descendant ensemble de la montagne avec leurs troupeaux, y remontaient également ensemble au retour de la belle saison, un *pieu* ou *potéau* (en patois *Pal* ou *Paou*) aurait été planté en terre pour servir de point de ralliement, et il aurait donné son nom aux quelques cabanes de chaume que les pâtres y bâtirent dans la suite. Ces habitations en firent naître d'autres, les cabanes en vinrent à former un hameau, le hameau devint bourg, et c'est en ce bourg que Gaston-Phébus fit construire en 1350, un *moult bel châtel*, ce qui donna bientôt à la ville de *Paou* une importance considérable. On peut voir aujourd'hui encore la grande tour carrée de cette formidable forteresse ; elle fait face à la ville. C'est un noir et lugubre donjon dont les épaisses murailles pouvaient supporter les plus rudes assauts. La tour du nord, d'un aspect moins sombre, renferme dans l'intérieur de ses murs des réduits étroits, obscurs, privées d'air, dont on chercherait vainement la destination, si on n'y voyait ces infâmes *cubliettes* qui ont donné naissance à tant de lamentables

histoires, et qui semblaient être alors le complément indispensable de toute résidence féodale.

Un siècle plus tard, en 1460, ce château fort fut considérablement embelli. Les tours furent réunies par un corps de bâtiment, et l'on y adjoignit d'immenses parcs dont quelques débris existent encore; mais ce fut au XVI^e siècle que les artistes venus d'Italie donnèrent au castel de Gaston-Phobus, cette profusion de détails, ce luxe d'ornementation et cette richesse de festons et d'arabesques, qui, avant la révolution, en faisaient un monument très-curieux à visiter.

Corwilh et Labaste arrivèrent à Pau vers quatre heures du soir, et occasionnèrent aussitôt un immense rassemblement. Labaste s'était mis, à peine descendu de voiture, à faire des espiègeries de sa façon, et il n'en fallait pas davantage pour révolutionner la ville. Il avait arrêté un bourriquet chargé de bois devant la porte de l'hôtel, lui avait donné je ne sais quelle drogue, et puis, marchant à reculons et jouant de l'accordéon, il le forçait à le suivre. Le maître du bourriquet, vieillard d'une soixantaine d'années, criait comme un malheureux après son indocile animal, et ne pouvait pas en venir à bout. Plus de cinq cents personnes contemplaient ce divertissement d'un genre nouveau, et Dieu sait si notre Anglais s'amusait. Tout à coup Labaste enleva le bois dont l'âne était chargé, et se mettant à sa place, se dirigea triomphalement vers l'hôtel; le maître de l'âne l'y suivit.

— Combien estimez-vous le bois que vous aviez? lui demanda Labaste.

— Oh ! il valait au moins trois francs, répondit le rusé vieillard, qui comprit bien vite qu'il avait à faire à ce qu'on appelle vulgairement un *farceur*.

Labaste lui mit six francs dans la main, avec le naturel et le laisser-aller qu'il apportait en toutes choses, et il rentra dans l'hôtel sans faire attention aux remerciements obséquieux dont le paysan l'accablait.

— Vo pas donner assez, s'écria l'Anglais en s'approchant du vieillard. Et il ajouta une pièce d'or de dix francs.

Peu d'instants après, cet incident était connu de toute la ville, et on savait partout qu'une chaise de poste venait d'apporter un Anglais beaucoup plus riche que Monte-Cristo, lequel était accompagné d'une espèce de toqué qui paraissait être au mieux avec les ânes du pays, et qui payait six francs ce qui valait trente sous.

Le lendemain et le surlendemain, nos voyageurs visitèrent ce que la ville renfermait de plus curieux ou de plus intéressant : la place de Gramont, admirablement bâtie, mais qui a le défaut, par sa trop grande uniformité, de ressembler à une immense caserne de cavalerie ; les promenades de la basse et haute Plante ; la place d'Henri IV qui regarde les Pyrénées et d'où l'on aperçoit la petite ville de Jurançon, si renommée par l'excellente qualité de ses vins ; le collège fondé en 1641 et qui est sans contredit l'un des plus beaux monuments que l'on ait consacré à l'enseignement public ; le château de Pau où l'on conserve le berceau du roi béarnais, et où Abd-el-Kader fut enfermé pendant

quelques semaines avant d'être transféré à Blois. Ils admirèrent pendant longtemps le magnifique panorama qui se déroule aux regards du haut de la plate-forme couronnant la ville, et ils s'arrêtèrent un instant devant la belle statue du bon Henri, due au ciseau de M. Roggi, et qu'un commissaire très-extraordinaire de la république voulait faire abattre en 1848.

Labaste avait laissé son singe à l'hôtel. Il aurait pu être un obstacle pour entrer dans les divers monuments publics. Mais, en revanche, il avait emporté son accordéon dont il jouait à tout moment, ce qui attirait sur les pas de nos étrangers une grande influence de curieux.

— Je voudrais bien, dit Labaste, vous montrer la maison où est né Bernadotte, roi de Suède, mais ses compatriotes n'ont pas cru devoir la conserver. Ils n'ont qu'un médiocre respect pour la mémoire de cet enfant du peuple, qui paya par la trahison et l'ingratitude celui qui l'avait fait roi. On voit sur une maison une plaque de marbre disant en lettres moulées : *Ici est né Bernadotte*; mais l'inscription est un mensonge. On ne sait pas au juste où ce fils d'un huissier a reçu le jour. Vous ne connaissez pas son histoire, milord; eh bien! écoutez : Bernadotte naquit à Pat en 1764. Soldat en 1780, il était sergent en 1789, colonel en 1792, général en 1793, maréchal en 1804, prince de Ponte-Corvo en 1806, prince royal de Suède en 1810, et en 1818 il montait sur le trône qu'avait occupé Charles XII! Certes voilà un homme qui avait marché rapidement et que Napo-

léon avait comblé de dignités et d'honneurs. Hélas ! le simple soldat de 1780, parvenu au faite des grandeurs humaines, se retourna contre celui qui l'avait fait si grand de si petit qu'il était, et divulguant les secrets de notre politique, il montra aux armées étrangères le chemin de sa patrie. A partir de ce jour, il cessa d'être français ; il ne fut plus qu'un Suédois. C'est à cause de cela, sans doute, que sa ville natale s'est montrée si indifférente à son égard ; non-seulement, elle n'a jamais songé à lui élever une statue, mais elle ne s'est pas même préoccupée de savoir en quelle rue et en quelle maison il était né.

Je ne veux pourtant pas, continua Labaste, être injuste envers lui. Soit qu'il méprisât les richesses, soit qu'il fût indifférent du sort des siens, il ne profita nullement de sa haute position pour enrichir les membres de sa famille, puisqu'un de ses arrière-cousins alla demander la fortune aux Etats-Unis de l'Amérique, et qu'un autre étala pendant longtemps ce nom de Bernadotte sur l'enseigne d'une boutique de Paris.

IV

Les guerres de religion à Pau. Comment Montgomery traitait les prisonniers.

James Corwith et Labaste séjournèrent à Pau pendant une semaine entière. Ils parcoururent lentement toutes les rues de la ville, admirant les superbes habitations particulières que les membres du parlement firent construire au XVII^e et XVIII^e siècles, et qui ne seraient pas déplacés dans les plus beaux quartiers de Paris. Les restes des anciennes maisons religieuses consacrées aux capucins, aux cordeliers, et qui avaient été édifiées par la piété des vicomtes du Béarn, furent également l'objet de leur attention. La belle cathédrale, qui eut tant à souffrir pendant les guerres de religion, fut parcourue dans tous ses recoins, et avec un soin minutieux. Puis ils visitèrent le château de Gélos, où Napoléon séjournait en 1807, et qu'il avait acheté dans l'intention d'y placer l'établissement des haras; le château de Gassion, situé dans la plus belle

position du monde, où naquit, en 1764, Jean Fontas, qui devait devenir le Maréchal de Gassion; cette résidence seigneuriale a été transformée en prison. C'était la grande tour carrée du château d'Henri IV, qui auparavant servait de maison de détention, séjour horrible, insalubre, privé d'air et de lumière, où bien des malheureux sont morts avant l'heure.

Le petit village de Jurançon qui touche presque à la ville de Pau, et où l'on compte une population de deux mille cinq cents âmes, fut le but de deux promenades à pied; on y récolte trois espèces de vins, le rouge, le blanc et le *paillet*. Ils sont très-estimés les uns et les autres, mais Henri d'Albret leur donna une grande notoriété lorsqu'il en humecta les lèvres de son petit-fils, Henri IV, encore au berceau.

Labaste, qui tenait à donner à son ami Corwilh une haute idée de son savoir, avait adroitement profité des heures de loisir que l'Anglais passait à dormir, pour aller se fortifier à la bibliothèque de la ville sur l'histoire de Pau. Lorsqu'il fut muni de renseignements suffisants, il attira traitreusement son homme dans l'appartement commun sous un prétexte impossible, et là, il lui fit subir un véritable cours d'histoire locale, ne lui faisant grâce ni du moindre souvenir, ni du plus mince événement. Sir James Corwilh en fut abruti.

Les événements se rattachant aux funestes guerres de religion avaient eu pourtant le privilège de captiver l'attention de l'Anglais. C'est que ces luttes horribles furent dans les provinces du

Béarn plus vives et plus meurtrières que partout ailleurs. Jeanne d'Albret avait juré d'établir le protestantisme dans la Navarre, et pour atteindre ce résultat elle était décidée à employer tous les moyens : le fer et le feu, les persécutions et le meurtre. Déjà Marguerite, que l'on a surnommée *la quatrième des grâces*, avait permis au protestant Roussel de prêcher ostensiblement dans les caves du château de Pau. Jeanne fit plus. Non-seulement elle reprit les prédications interrompues, mais elle exila les prêtres, elle confisqua leurs biens, transforma les églises en temples, et donna à des calvinistes exaltés les sièges épiscopaux. Cela ne lui suffisant pas, elle prohiba les jeux, les fêtes, les amusements que les Béarnais et les Basques aiment tant; elle interdit le luxe, les réunions patronales, et fit tout son possible enfin pour que ses États devinssent semblables, par les mœurs, la religion et les habitudes, à l'austère république de Genève, où Calvin venait de faire adopter ses doctrines.

La cour de France s'inquiéta de cette révolution religieuse. Des plaintes nombreuses parvinrent aux états-généraux, les catholiques et les membres du clergé firent retentir jusqu'au pied du trône leurs légitimes protestations, et le Roi, après en avoir avisé Jeanne qui ne voulut rien entendre, décida que l'on emploierait la force pour réduire les états du Béarn.

C'est alors que des troupes furent dirigées vers le midi, ayant à leur tête le Maréchal de Montluc et Terride.

Jeanne, voyant le danger, s'adressa à Elisabeth d'Angleterre qui lui envoya des secours. Elle organisa une armée de résistance dont elle confia le commandement à Montgomery, celui-là même qui dans le tournoi de 1559 avait par mégarde mortellement blessé le roi Henri II.

Ces deux armées, commandées par des chefs qui ne savaient pas concilier les devoirs de l'humanité avec les nécessités de la guerre, couvrirent de ruines et de cadavres les principales villes du Béarn. « Les gaves roulèrent des torrents de sang, » a dit un historien.

On ne sait pas quel fut le plus cruel de Montgomery ou de Terride. Ce n'est pas nous qui éclaircirons ce point, assez peu important d'ailleurs. Nous voulons nous borner pour le moment à citer un fait qui eut le château de Pau pour théâtre.

La noblesse béarnaise, sincèrement attachée à la religion catholique, avait pris le parti de Terride; ce dernier, ayant éprouvé des revers désastreux, s'était réfugié dans le château d'Orthez avec les principaux seigneurs du Béarn. Montgomery les assiégea avec violence, et ceux-ci, voyant que toute résistance serait vaine, demandèrent à capituler, à la condition qu'ils auraient la vie sauve.

Le général protestant accepta ces conditions. Mais dès qu'il fut maître de la forteresse, il força Terride et les seigneurs à suivre ses armées; il conduisit ses prisonniers jusqu'à Pau, et là il en renferma dix dans le château en leur disant qu'ils seraient libres dans deux ou trois jours. Terride

se trouvait parmi eux. La veille du jour fixé pour leur délivrance, ils obtinrent la faveur de se réunir dans un repas commun; au moment où ils allaient se mettre à table, dix soldats entrèrent. C'étaient dix assassins. Tous les prisonniers furent égorgés. Nous nous trompons, Terrible survécut au massacre; ce fut le seul. Parvint-il à s'échapper, ou fut-il épargné? C'est ce que l'on n'a jamais su. L'histoire présente parfois de singulières obscurités.

Les meurtres, les cruautés qui ensanglantèrent la ville de Pau forment un tableau épouvantable; nous n'entrerons pas dans ces horribles détails; ils pourraient fatiguer le lecteur. Contentons-nous de rapporter ces paroles de l'historien basque Olagaray :

* La rivière, qui est un torrent, dit-il, fut toute pleine de sang; les rues furent couvertes d'un monceau de corps morts, les couvents brûlés; les cris des mourants et des meurtriers, les lamentations des femmes et des petits enfants remplissaient l'air d'une pitoyable diversité de cris. *

On conçoit que ces scènes dramatiques, peintes avec la parole vive et colorée de Labaste, avaient dû être écoutées par sir Corwilh avec un intérêt véritable; aussi, malgré la longueur de la séance, et quoiqu'il fût un peu étourdi par tous les personnages et tous les faits qu'il avait vu défiler devant lui, ne fut-il pas trop mécontent de son professeur d'histoire, et il lui dit en manière de remerciement :

— Vo amuser moa beaucoup fortement.

Grandeur et décadence de Morlaàs. Ses courses,
ses monnaies, ses fors.

Avant de prendre la route de Saint-Jean-de-Luz, Labaste proposa à son compagnon de voyage d'aller faire un tour à Morlaàs, une des villes les plus anciennes du Béarn. Aux termes de leurs conventions verbales, il pouvait commander, mais il ne voulut pas user de ses droits. Il importait fort peu à Corwilh d'aller là ou autre part ; il se conforma donc aux désirs de son cicerone avec un empressement d'autant plus grand, qu'il était enchanté de ne pas avoir à s'occuper des détails de son itinéraire.

Morlaàs est situé à 10 kilomètres nord-est de Pau. A voir cette modeste ville, aujourd'hui si calme et si dédaignée, le voyageur qui ne connaît pas l'histoire de ces contrées, ne se douterait certes pas qu'elle a été autrefois la cité la plus

importante du Béarn, et la capitale de ce petit État. Elle fut représentée la première aux *états-généraux du Béarn*, elle a possédé des palais de vicomte, elle a eu un hôtel des monnaies où se frappait cette monnaie morlane en usage dans tout l'archevêché d'Auch, et dont il est si souvent question dans les actes et chroniques de cette époque; elle a eu aussi un hippodrome, le plus ancien de l'Europe probablement. Une charte de Gaston IV, le héros de la première croisade, contient à ce sujet des renseignements fort curieux; on y voit un règlement relatif aux courses de chevaux de Morlaàs, en vertu duquel les contrevenants étaient passibles d'une amende dont *cinq sols Morlans* revenaient de droit à l'église de Sainte-Foi, à la charge par elle de *régaler pendant toute la journée le vainqueur des courses, ainsi que deux de ses compagnons*, d'où il faut conclure que les contraventions étaient fort nombreuses, ou qu'il n'en coûtait pas très-cher, en ces temps bienheureux, pour régaler des Jokeys.

D'après Marca, l'historien du Béarn, ces joûtes n'eurent d'abord pour but que d'exercer les hommes d'armes et les chevaux, mais avec le temps, « elles devinrent, dit-il, un prétexte à pompe et à parade, chacun voulant faire montre de force de corps et de témérité de courage. » Néanmoins, les exercices hippiques de Morlaàs gardèrent pendant de longues années le caractère de leur destination originaire, et tout porte à croire que les courses si anciennes de Laloubère, près de Tarbes, ne furent que la continuation des courses de Morlaàs.

L'origine de cette ville n'est pas bien connue. Elle fut construite vers le commencement du X^e siècle, et Gaston IV la dota de franchises et privilèges qui attirèrent bien vite dans son enceinte une nombreuse population. En ce temps-là, il arrivait souventes fois qu'un citoyen lésé dans ses droits ou offensé dans son honneur, cherchait, pour se dédommager ou se venger, à s'emparer d'un objet ou d'une bête appartenant à la ville où résidait l'individu dont il avait à se plaindre. En pareille circonstance, la ville à laquelle on avait dérobé un objet n'avait rien à réclamer; si la chose soustraite appartenait à un simple particulier, il n'en avait pas à dire davantage, car ils étaient solidaires les uns des autres, et la cité répondait pour tous. Etrange code pénal! singulier usage!

Ayant compris que cette jurisprudence en matière de vol, devait amener des abus sans nombre, et engendrer un système de représailles où les plus rusés trouveraient seuls leur compte, Gaston IV, en 1101, déclara Morlâas ville *ingénue et franche*, et la plaça sous la protection de Dieu et de saint Pierre de Cluny. C'est à cette époque que remontent les *fors de Morlâas*, charte précieuse où se trouvent en germes les principes de nos libertés, et qui a servi de base à l'organisation civile du Béarn. Gaston IV était un véritable législateur. De par la charte qu'il avait octroyée à Morlâas, il était défendu de commettre aucun vol au larcin dans cette ville. Il était dit, en outre, dans un article : « Le Seigneur fera droit au pauvre comme au riche. » La charte de 1830, en procla-

mant que *tous les Français sont égaux devant la loi*, en a-t-elle dit davantage?

Nous avons parlé de la monnaie frappée à Morlaàs. Sur une face, elle portait l'empreinte de la tête de Gaston, seigneur de Béarn, et sur l'autre une main tenant un glaive qui séparait deux vaches. Les rentes, dettes, tailles et redevances furent, dans toute la Gascogne et dans le Béarn, payées en deniers, sols et livres Morlans jusqu'à la fin du moyen âge. La livre Morlane avait une valeur trois fois plus forte que la livre Tournoi; mais plus tard, et notamment sous le règne de Henri II, elle fut réduite au taux de la monnaie de France; elle conserva encore dans la Navarre sa valeur primitive, mais seulement pour le paiement des peines et amendes prononcées en vertu des anciens *Fors de Béarn*¹.

C'est sous le gouvernement de Centulle IV, au XI^e siècle, que l'on commença à fabriquer la monnaie de Morlaàs. Un certain Géraud en avait la maîtrise, que Gaston voulut lui enlever; mais ce dernier perdit son procès, et Géraud obtint la confirmation de son privilège pour lui et pour sa race, moyennant une redevance annuelle de cent sols. Le privilège de battre monnaie fut retiré à Mor-

(1) On a découvert dernièrement en pratiquant des fouilles dans un terrain voisin de Saint-Astier, une ancienne monnaie de Béarn en parfait état de conservation. La face a pour symbole une croix et pour légende ces mots : *Sit nom dni. Benedictum.* (*Sit nomen Domini benedictum.*) Au revers, on distingue des fleurs de lis, et on y lit : *Franciacca. Feorum H. P. Francorum, rex primus.*) La monnaie de Morlaàs était bien antérieure à celle-là.

lâas, en 1488, au profit de Saint-Palais et de Pau, mais les monnaies qui sortirent des ateliers de ces deux villes, dépourvues de tout caractère local, ne furent que des monnaies françaises.

C'est en vain que Corwillh et Labaste cherchèrent dans Morlâas un vestige de son ancienne splendeur, une ruine de ses vieux monuments, ils ne trouvèrent rien. Ses remparts, ses palais, ses églises, son hôtel des monnaies, son hippodrome, tout a été détruit et emporté par les siècles. Le château des vicomtes fut détruit par un incendie en 1240; c'est de cette époque que date la décroissance de Morlâas. Les seigneurs de Béarn se firent construire une nouvelle résidence à Orthez, et quittèrent Morlâas qui cessa dès lors d'être la capitale politique du Béarn; la ville conserva bien encore son hôtel des monnaies, elle continua, comme par le passé, à garder le premier rang à la représentation des Etats, mais ces faibles avantages ne pouvaient pas la dédommager de la perte qu'elle venait de faire, et elle marcha rapidement vers une ruine qui est aujourd'hui aussi complète que possible. Du brillant Morlâas d'autrefois, il ne reste qu'un gros bourg, pauvrement construit, habité par quinze cents personnes environ, et où se tient tous les quinze jours un marché assez considérable.

C'est sans doute par une protection divine toute spéciale, que l'église de Sainte-Foi, construite par les soins de Centulle IV, a été conservée. Ses fenêtres à cintres rentrés, son pourtour qui rappelle le style roman, ses arceaux en ogives qui

forment la nef centrale, son cœur assez curieux excitèrent l'attention de nos deux voyageurs. Ce monument religieux du onzième siècle nu, délabré, sillonné de cicatrices, et entouré de maisons de chaume et de terre, inspire un sentiment de commisération dont il est difficile de se défendre. Labaste ne put s'empêcher de faire part de ses impressions à un Monsieur d'une cinquantaine d'années qui sortait de l'église, une chaise sous le bras.

— Que voulez-vous? répondit ce brave homme. Notre ville est si pauvre! Elle a été détruite en entier par un incendie, en 1830, et elle n'a pas encore pu réparer les dégâts de ce terrible désastre. L'église en souffre comme tout le reste. Nous avons construit avec de la boue et de la paille des habitations provisoires que nos enfants remplaceront un jour par des maisons de pierre, s'il plaît à Dieu. En attendant, notre ville est fort laide, et personne ne s'y arrête. Autrefois, m'a dit mon grand-père, il venait tous les ans des étrangers cousus d'or, pour regarder je ne sais quelles vieilles murailles du temps de notre père Adam; cela faisait aller le commerce, Monsieur; aujourd'hui, ce n'est plus ça. C'est à peine si de temps à autre, il vient quelque voyageur à la commission, et des voyageurs de troisième catégorie encore! est-ce que vous voyagez pour le commerce, Messieurs?

— Oh! yes, répondit l'anglais, qui n'avait pas parfaitement saisi le sens de la question.

— Nous voyageons pour les accordéons, ajouta

Labaste, des accordéons de fabrique anglaise où on les fait à la mécanique. Tenez, vous voyez celui-ci; eh bien! c'est mon échantillon. Vous allez juger par vous-même s'il est de bonne qualité.

Et il se mit à faire entendre un air populaire qu'il jouait une dizaine de fois par jour au moins.

En un clin d'œil, nos trois personnages furent entourés par un cercle épais composé de tous les gamins que renfermait la cité de Morlaàs, il y avait bien aussi quelques grandes personnes, mais elles étaient clairement semées. Labaste était grave et sérieux, selon son habitude, et l'anglais, d'un flegme imperturbable, souriait à demi, ce qui était chez lui l'indice d'une extrême satisfaction. Quant au Monsieur de Morlaàs, il paraissait quelque peu gêné.

On croyait généralement, dans le cercle des auditeurs, que Labaste était un pauvre diable d'artiste, contraint par la dureté des temps et la force des circonstances, à donner une séance d'accordéon devant l'église de Morlaàs; il détrompa ces gens d'une singulière façon. Après avoir terminé son air, il prit dans ses poches une poignée de gros sous qu'il éparpilla dans la foule, chose qui occasionna une indescriptible confusion. Cela fait, il saisit le bras de sir Corwill, et tous les deux s'acheminèrent vers leur hôtel, laissant le Monsieur de Morlaàs dans un grand état de perplexité.

Vingt minutes après, ils étaient sur la route de Pau.

VI

La légende de Beneharnum. Comment Loupforton ressuscita,
sans y songer, la ville de Lescar.

— Eh bien ! milord, lui disait Labasto, le lendemain, comment trouvez-vous ma manière de voyager ? je crois qu'elle réunit l'utile et l'agréable, ainsi que le recommande un dicton latin. Je vous instruits en vous amusant. Quand je vous laisserai vous connaître ce département sur le bout du doigt. Vous avez séjourné, m'avez-vous dit, à Rome et à Madrid, à Constantinople et à Athènes, et je suis certain qu'à part les hôtels et les restaurants, vous ne connaissez rien de ces villes ; ce n'est pourtant ni bien fatigant, ni bien ennuyeux que d'apprendre, en passant, l'histoire sommaire des pays que l'on parcourt, des localités que l'on traverse ; rien n'instruit comme les voyages, a-t-on dit ; d'accord. Mais à condition que l'on saura rendre les voyages instructifs. Est-ce juste, milord ?

— Oh ! yes.

— Maintenant, je vais vous poser une question. Est-ce que l'ennui dont vous étiez obsédé n'a pas quelque peu diminué, depuis que vous êtes avec moi ?

L'Anglais assura que jamais il n'avait eu un compagnon de voyage plus gai, plus divertissant ; quant au *spleen*, il semblait avoir disparu comme par enchantement.

— Vous voyez donc bien que mon système est bon, reprit Labaste ; il faut continuer à le mettre en pratique, et pour ce faire, nous allons partir demain pour Bayonne. Donnez vos ordres en conséquence.

— Vo pas mener moa dedans la petite ville absiourde pour moa voir tomber elle dedans la mer ?

— Le vœu que vous formez là, n'est rien moins que charitable, milord ; vous ne songez donc pas aux malheureux qui périraient d'une mort affreuse, si la ville de Saint-Jean-de-Luz, car c'est bien d'elle que vous voulez parler, venait malheureusement à être engloutie un jour par l'océan. Mais j'aime à croire que vous n'avez envisagé la question que sous l'aspect pittoresque du spectacle que présenterait un pareil malheur, et je vous pardonne votre souhait. Maintenant laissez-moi vous dire que pour aller à Saint-Jean-de-Luz nous sommes obligés de passer par Bayonne.

— Oh ! bien, bravo !...

Le lendemain, en effet, nos voyageurs se trouvaient sur la route qui conduit de Pau à Bayonne.

Ils avaient fait environ sept kilomètres, lorsque Labaste, montrant à l'Anglais un groupe serré de maisons, situé sur leur droite, à quelques mètres de la route, lui dit :

— Vous voyez cette petite localité, milord ? Eh bien ! c'est peut-être la ville la plus ancienne du pays où nous sommes ; c'est elle que les anciens historiens désignent sous le nom de *Beneharnum* (lieu de *Béarnais*) ; elle a été la première capitale religieuse du Béarn, et ses évêques ont occupé une grande place dans l'histoire du moyen âge. Elle fut détruite de fond en comble par les Normands qui, aidés des Sarrasins, dévastèrent toute l'ancienne Novempopulanie. On ignore la date de sa reconstruction ; mais ce que l'histoire ne sait pas, la légende le raconte, et c'est une légende qui va nous apprendre comment et en quelles circonstances fut rebâtie la ville de Beneharnum. Etes-vous curieux de connaître cette légende, milord ?

— Yes, yes, moa écouter vos conversations d'histoire.

— Milord, je vous ai déjà fait observer que j'allais vous narrer une légende ; or la légende n'est pas de l'histoire, elle en est tout au plus la poésie. Mais avant que je ne commence, et puisqu'il en est temps encore, jetez un coup d'œil sur cette gracieuse vallée où se trouve Lescar, et que le gave béarnais fertilise de ses eaux. N'est-ce pas un site charmant ? Voyez-vous ce clocher ? c'est celui de la cathédrale ; c'est là, milord, c'est sous les dalles de pierre de cette église que furent ensevelis, à côté des Centulles et des Gastons, Jean et Henri

d'Albret; Catherine qui avait espéré se coucher dans les caveaux de Pampelune; Marguerite de Valois, dont la mémoire est chère aux béarnais, et Jeanne d'Albret, la mère d'Henri IV!... Cela dit, je commence la légende relative à la reconstruction de Lescar. Un peu d'attention, milord.

En ce temps-là, vivait à la cour du duc Sanche un gentilhomme astucieux et méchant, d'un esprit servile et adulateur. Il s'appelait Loupforton. Flatteur de son maître, il cherchait toutes les occasions de s'attirer sa faveur et son amitié. Il le servait avec un zèle aveugle. Ayant compris qu'un vicomte du Béarn lui était particulièrement désagréable, il conçut la pensée d'aller le tuer afin de plaire à son maître.

C'est ainsi que plusieurs siècles plus tard, chez nous, milord, des courtisans trop zélés assassineront, dans la maison même du seigneur, l'archevêque Thomas Becket, parce que le roi aura dit un jour, dans un accès de mauvaise humeur : *qui donc me débarrassera de cet homme?*

Seulement, le duc Sanche n'avait jamais exprimé le désir d'être débarrassé du vicomte en question.

Loupforton ne confiant ses desseins à personne, partit donc une bonne nuit, muni d'une dague bien trempée, et s'en alla assassiner l'adversaire de son maître, qui demeurait à Morlâns, où nous sommes allés hier.

Mais le meurtre une fois consommé, il en comprit toute l'horreur, et il n'osa ni retourner dans son pays, ni reparaitre devant son seigneur et

maître qui n'aurait pas manqué de le désavouer hautement.

Il erra pendant plusieurs jours dans les bois solitaires, en proie à des remords vengeurs, et ne sachant quel parti prendre.

Enfin il se décida à aller trouver son maître pour lui confesser son meurtre, et lui demander ce qu'il devait faire pour en obtenir le pardon.

C'est la nuit que seul, en cachette, il se rendit, contrit et repentant, à la cour de Sanche, son maître.

Le duc, après avoir écouté le récit de son serviteur, lui adressa forces reprimandes, et lui conseilla de s'en aller finir ses jours dans le monastère de Saint-Faust, en Béarn, où les prières et les bonnes œuvres pourraient lui valoir la miséricorde de Dieu.

Mais l'évêque Arsas, à qui le duc fit part de toutes ces choses, lui ayant fait comprendre qu'il avait eu tort d'envoyer ce criminel dans une abbaye, Loupforton fut rappelé :

— Ce n'est point, lui dit le duc Sanche, dans un monastère qu'il vous faut aller, mais bien dans la ville de *Lascuris*, en Béarn ; allez donc là où je dis et que Dieu vous fasse paix.

Loupforton partit, mais arrivé à l'endroit où, selon les indications du duc, devait être *Lascuris*, il ne trouva qu'une immense forêt ; il chercha pendant plusieurs jours, courant d'un côté et d'autre, demandant des renseignements à tout le monde, mais nulle part il ne trouva la ville qu'il cherchait.

Il revint dans l'intérieur de la forêt, pensant que

peut-être, la cité avait été récemment détruite, et, après avoir exploré dans tous les sens ces immenses solitudes, il rencontra, perdue au milieu de ces profondeurs, une petite chapelle abandonnée, que les ronces et les herbes recouvraient presque entièrement.

— Ce doit être ici le lieu de ma pénitence, se dit-il; c'est ici qu'il me faut arrêter.

Et ainsi fit-il. Loupforton établit sa demeure dans les ruines, et devint un véritable anachorète, vivant de fruits sauvages et de racines, isolé du monde, ne voyant personne, n'ayant d'autre pensée que celle de sauver son âme, d'autre occupation que la prière, d'autre but que celui de racheter par des mortifications de toute sorte le crime dont il s'était rendu coupable.

Cependant il fut aperçu un jour par des pâtres, qui le dirent à d'autres, lesquels le répétèrent, de telle façon que la nouvelle passant de bouche en bouche, on sut bientôt dans la contrée qu'un ermite s'était retiré dans la chapelle de la forêt, dernier débris de l'ancienne ville de *Beneharnum*.

Quelques curieux ne tardèrent pas à aller visiter l'anachorète; le nombre des pèlerins s'accrut avec une grande rapidité, et la chapelle acquit bientôt dans le pays une certaine notoriété. D'autres pécheurs, excités par cet exemple, vinrent se joindre au premier, le bâtiment fut agrandi, les terres qui l'avoisinaient furent défrichées, et quelques années plus tard, la chapelle avait pris les proportions d'une petite abbaye.

Alors le duc Sanche, soit qu'il fût guidé par un

sentiment purement religieux, soit qu'il ne voulût pas profiter exclusivement de ce que lui avait rapporté le meurtre du seigneur de Morlàas, alors le duc Sanche, disons-nous, accorda à l'abbaye naissante des domaines considérables, avec une foule de privilèges et d'immunités. Grâce à ces donations, l'humble abbaye, naguère encore enfouie sous les broussailles, prit tout à coup un immense développement, des habitations vinrent se grouper autour d'elle, et formèrent en peu de temps une petite cité. La chapelle était devenue un monastère, et le monastère avait engendré une ville.

Comme cet endroit était rempli de nombreux ruisseaux que dans le langage du pays on appelait *Lascours* (*Lascaris*), on donna à la ville nouvelle le nom de *Lescar*.

Et voilà comment, selon la légende, fut reconstruite la ville de *Bencharnum* détruite par les Normands.

Mais pendant qu'elle sortait lentement de ses ruines, la ville de Morlàas avait grandi; elle était devenue, ainsi que nous l'avons vu, la cité la plus considérable du Béarn, et quand la ville ressuscitée voulut reprendre son ancien nom, Morlàas s'y opposa, parce que *Bencharnum* rappelait le chef-lieu des *béarnais*.

Pendant les guerres de religion, la ville de Lescar fut plusieurs fois ensanglantée tantôt par les protestants, tantôt par les catholiques. Les exécutions des uns et des autres avaient lieu devant la cathédrale, auprès d'un grand ormeau qui a été

conservé aussi longtemps que possible ; il est tombé de vieillesse il y a déjà quelques années.

Mais dans ces guerres acharnées, les hécatombes humaines étaient souvent impuissantes à apaiser les haines des partis. Il en fut ainsi cette fois. Montgomméry, général des protestants, après avoir étranglé les hommes, fit démolir les monuments. L'église de Saint-Julien fut détruite, la chaise de Saint-Galatoire profanée, et les reliques jetées dans les ruisseaux. On fouilla dans les caveaux de cette cathédrale que l'on remua de fond en comble, et les cendres des premiers vicomtes du Béarn et des premiers rois de Navarre, furent jetées au vent. Les restes de l'évêque de Guy, homme renommé pour la guerre qu'il avait livrée au XIII^e siècle, aux détenteurs des biens ecclésiastiques, furent tirés de la tombe où ils reposaient depuis deux cents ans, et n'échappèrent à la profanation dont ils étaient menacés qu'en tombant en poussière. Cette église Saint-Julien fondée par le duc Sanche, était le monument le plus ancien de la ville. Dans une des niches pratiquées aux murailles, on voyait la statue équestre du duc, œuvre d'art qui disparut avec le monument sous le marteau des démolisseurs.

Ce désastre fut pour Lescar un coup mortel. Son siège épiscopal resta vacant pendant près de cinquante ans. Plus tard, Henri IV, ayant rétabli le catholicisme dans le Béarn, la ville essaya de se relever ; elle eut encore des évêques, qui continuèrent à occuper le premier rang dans la noblesse, et qui, lorsque fut établi le parlement de Pau,

furent appelés à le présider ; elle répara ses maisons religieuses, réédifia quelques monuments, et elle aurait peut-être reconquis sa splendeur d'autrefois si la révolution n'était venue lui porter le coup suprême : la division de la France par circonscription administrative et par département fit perdre à Lescar son siège épiscopal, et c'est depuis ce jour que la ville est tombée dans le silence. Les cités, comme les individus, ont des rôles à jouer sur la terre. Celui de Lescar est terminé depuis longtemps.

Et de sa gloire passée, de sa grandeur éteinte, rien ne reste. Les monuments que les hommes avaient élevés ont été renversés par les hommes. L'Eglise Notre-Dame, d'architecture romane, est le seul monument qui nous parle encore des anciens évêques de Lescar, et des orgueilleux vicomtes béarnais. Sa construction remonte vers le commencement du X^e siècle ; elle a traversé les révolutions et les guerres civiles sans subir de trop profondes dégradations, et les trois nefs spacieuses dont se compose l'intérieur, en font un objet très-curieux à visiter.

Quand Labaste eut achevé son récit, on approchait du relais d'Artix ; sir Corwilh, qui savait qu'on n'arriverait pas à Orthez avant midi, avait eu soin de mettre dans sa voiture de quoi casser une croûte, en cas de faim subite : il avait emporté un poulet froid, la moitié d'un gigot de mouton, une énorme tranche de rosbif, et quatre bouteilles de vin.

Il attaqua franchement ces provisions, Labaste

se mit de la partie, et néanmoins ils ne purent en venir à bout, il restait encore de quoi rassasier quatre hommes. En montant une petite côte, entre Lacq et Argagnon, deux mendiants déguenillés, pieds nus, vinrent sautiller autour de la voiture en demandant un petit sou. Labaste leur donna tout ce qui restait de victuailles, et Corwilh, excité par les exemples de son ami, leur jeta quelques pièces de monnaie.

— Voilà deux pauvres diables que nous venons de rendre bien heureux, dit Labaste; est-ce que cela ne vous fait pas plaisir de les voir si contents et si joyeux?

L'Anglais répondit qu'il était on ne peut plus satisfait du bonheur passager de ces enfants, et il se disposa, dans le coin de sa berline, à se livrer au sommeil qui suivait invariablement ses repas.

Il ne se réveilla que lorsque la voiture roula bruyamment sur le pavé des rues d'Orthez.

VII

Comment le château noble d'Orthez souleva force belles querelles et disputes entre le roi Edouard d'Angleterre et Gaston-Phœbus, de Béarn.

Orthez est une très-vieille ville que la route impériale parcourt dans toute sa longueur. Elle est bâtie sur le sommet d'une colline, et vue à distance, elle présente un aspect très-pittoresque. Le gave de Pau, qui passe auprès, roule ses flots impétueux entre des pics très-élevés. C'est là, ainsi qu'à Peyrehorade, que se préparent en partie les fameux *jambons* dits de Bayonne. La ville est noire, enfumée, presque laide; mais son histoire rappelle les souvenirs les plus brillants et les plus chevaleresques de la vicomté béarnaise.

Le territoire sur lequel elle est située n'a pas toujours fait partie du Béarn; il appartenait autrefois aux vicomtes d'Acqs, vassaux des comtes de Gascogne. Des chartes locales, dont l'autorité n'est

pas précisément incontestable, prétendent que le territoire d'Orthez serait passé dans le Béarn par suite de plusieurs défaites successives que les seigneurs béarnais auraient fait éprouver aux vicomtes d'Aoqs; quoi qu'il en soit, ces terres étaient, au XIII^e siècle, la propriété de la vicomté béarnaise, puisque dans notre excursion à Morlaàs, nous avons vu Gaston, après l'incendie de son château, arrivé en 1240, se faire construire une nouvelle citadelle dans la ville d'Orthez. Ce château, que le chroniqueur Froissart appelle le *château noble*, va jouer un rôle important dans les annales du Béarn.

Gaston ayant trouvé cette situation agréable « en commodités, à cause de ses divers états » tourna dès lors toutes ses préférences vers la cité d'Orthez, dont il fit sa capitale, au grand détriment de Morlaàs; mais comme il était vassal du roi d'Angleterre, et qu'il avait conséquemment des ménagements à garder envers lui, il attendit, pour élever sa forteresse, qu'Edouard III fût occupé à la croisade; en attendant, il donna aux habitants d'Orthez les *forts de Morlaàs*, dont les principes d'équité et de justice avaient si puissamment contribué au développement de cette dernière ville.

A son retour de la croisade, le roi d'Angleterre trouva bâti le *château noble d'Orthez*, et sa surprise en fut grande; il crut voir dans cet acte une pensée de rébellion de la part de son vassal, et il donna ordre à son sénéchal de Gascogne de le faire assigner sous le premier prétexte venu. Gaston comprit parfaitement où on voulait en venir, et comme

il n'avait en somme que d'assez piètres raisons à alléguer, il prit le parti de considérer la sommation comme non avenue. Voyant ce refus, qui pouvait passer pour de la mauvaise volonté, le roi Edouard décréta la saisie de tous les domaines appartenant au seigneur du Béarn, et Géraud de Laon fut envoyé à Orthez, avec mission d'exécuter ces ordres. L'envoyé du roi d'Angleterre entra dans la ville sans rencontrer le moindre obstacle, mais quand il voulut sortir, il s'aperçut qu'il était prisonnier.

Irrité par cet outrage, Edouard d'Angleterre, voulant mettre à la raison son rebelle vassal, marcha vers Orthez à la tête d'une imposante armée; alors Gaston fut saisi de mille craintes, il se vit perdu, et ne sachant comment détourner le danger qui le menaçait, il prit la courageuse résolution d'aller fort humblement à la rencontre de son ennemi.

Mais Edouard ne se laissa pas prendre aux menteuses protestations du dévouement dont son vassal le combla; il le fit prisonnier. Celui-ci, voulant à tout prix reconquérir sa liberté, promit à son maître de lui rendre la forteresse d'Orthez, objet de toutes ces contestations, et grâce à cette promesse, solennellement jurée, Gaston fut libre.

Le chevaleresque roi d'Angleterre ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait eu affaire à un ennemi déloyal et perfide: à peine maître de ses mouvements, Gaston avait été s'enfermer dans sa citadelle, dont il avait doublé la garnison, et là,

retranché derrière des murailles bien défendues, il n'avait tenu nul compte de ses promesses.

Edouard alors en appela à la justice, et il s'ensuivit une querelle très-longue et fort animée; on nomma des procureurs de part et d'autre, et l'affaire prit une si grande gravité et des proportions telles que le pape envoya son légat à Orthez pour tâcher d'arranger les parties belligérantes; Gaston ne voulut rien entendre; bien plus, il en appela au roi de France, et ce fut devant ce monarque que le seigneur béarnais et le roi d'Angleterre se rendirent en personne pour fournir les explications voulues, et faire valoir leurs droits respectifs.

Il paraît, d'après les historiens, que la séance fut un peu orageuse, comme on dirait aujourd'hui. Gaston, emporté par la chaleur du débat, traita le roi d'Angleterre de *faux* et de *traître*, et lui jeta son gant au milieu de l'enceinte; Edouard, comme bien on pense, courut le ramasser, et ce procès se serait probablement terminé en champ clos, la dague au point, si des arrêts conciliants et des considérants habilement ménagés n'avaient apaisé ces nobles colères. Gaston toutefois fut obligé de demander pardon au roi Edouard; mais pour ce qui est des paroles, on conviendra avec nous que notre seigneur béarnais n'en était point avare.

Le lecteur nous pardonnera d'avoir raconté si mal et si longuement ces démêlés de Gaston d'Orthez avec le roi d'Angleterre. Labaste en fit un récit encore bien plus développé, car il connaissait parfaitement l'histoire de cette ville, et nous devons ajouter que sir Corwilh l'écouta jusqu'au bout avec

une attention soutenue. Était-ce parce qu'il était flatté, dans son amour-propre national, de voir que le beau rôle appartenait au roi d'Angleterre? C'est ce que nous ne saurions dire.

— Vous ne pouvez pas vous figurer, continua Labaste, combien cette cité, que vous voyez maintenant si triste et si paisible, fut, pendant les trois cents ans qu'elle resta la capitale du Béarn, une ville riche et opulente! Mais c'est surtout sous le règne du magnifique Gaston-Phœbus, qui a laissé d'impérissables souvenirs, qu'elle fut pleine de tournois et de passe-d'armes, de bruits et de fêtes! C'est l'époque la plus brillante d'Orthez. Messire Jehan Froissart y vint en l'an 1388; il resta près de trois semaines à la cour de Gaston-Phœbus, et c'est lui surtout qu'il faut consulter pour savoir ce que c'était que ce prince. Voulez-vous, milord, que je vous lise deux pages de ce vieil chroniqueur? Tenez, écoutez, c'est Froissart qui a la parole :

« Le comte Gaston de Foix, dont je parle, en ce temps, que je fus devers luy, avoit environ 59 ans d'age, et vous dis que j'aie en mon temps, vu moult de chevaliers, roys, princes, et autres; mais je n'en vis oncques nul, qui fust de si beaux membres, de si belle forme, ni de si belle taille, bel, sanguin, et riant. De toutes choses il est si parfait, qu'on ne le pouvoit trop louer. Il aimoit ce qu'il devoit aimer, et haysoit ce qu'il devoit hayr. Sage chevalier estoit, et de haute entreprise, et plein de bon conseil. Il n'eut oncques aucun mécréant avecque luy. Il fut prud'homme en regner.

Tous les jours il disoit un nocturne du psautier, heures de Notre-Dame, du Saint-Esprit, de la croix et vigile des morts. Tous les jours faisoit donner cinq florins, en petite monnoye, pour l'amour de Dieu, et l'aumône de sa porte à tous gens. Il fut larg et courtois et doux, et trop bien savoit prendre où il appartenoit, et remettre où il devoit remettre. Il aimoit les chiens par-dessus toutes bestes, et aux champs, esté et hyver, aux chasses volontiers s'adonnoit. Onc fol outrage, ni folle largeur n'aima : et vouloit savoir tous les mois, que le sien devenoit. Il prenoit dans son pays, pour sa recepte recevoir, et ses gens servir et administrer, hommes notable, c'est à savoir douze, et de deux mois en deux mois, estoit des deux servy en sa dite recepte, et au bout des deux mois, ils se changeoient à deux des autres, en l'office. Il faisoit du plus especial, auquel il se confioit le plus, son contrerrolleur : et à celuy tous les autres comptoient et rendoyent leurs comptes ; et le contrerrolleur comptoit au comte de Foix, par rolles et par livres escrits. Il avoit certains coffres en sa chambre, où aucune fois il faisoit prendre de l'argent pour donner aux chevaliers, seigneurs, ou escuyers, quand ils venoient par devers luy, et toujours multiplioit son trésor pour les aventures et les revers attendre, qu'il redoutoit.

* Il estoit cognoissable, et abordable à toutes gens, et doucement parloit à eux. Il estoit brief en ses conseils et en ses responses. Il avoit quatre clerks, secrétaires pour escrire et rescrire lettres, et ne les nommoit ni Jehan, ni Gautier, ni Guil-

laume, il les appelloit Mal-me-sert. En tel état que je vous dys, le comte de Foix vivoit, et quand de sa chambre à minuit venoit pour souper en sa salle, devant lui avoit douze torches allumées que douze varlets portoient, et icelles torches estoient tenues devant sa table. La salle estoit pleine de chevaliers et escuyers, et toujours estoient à foison tables dressées pour souper; qui vouloit souper soupoit. Nul ne parloit à luy à sa table s'il ne l'appelloit. Il mangeoit par coutume foison volaille, et en especial les niles et les cuisses tant seulement, et le lendemain peu mangeoit et beuvoit. Il prenoit grand ébatement en sons de menestriers, car bien s'y cognoissoit. Il faisoit volontiers ses clerks chanter chansons, rondeaux et virelay. Il restoit à table environ deux heures, et on voyoit aussi estranges entremets, et iceux les envoyoit par les tables des chevaliers et des escuyers. Brièvement, tout considéré, avant que je vinsse à sa cour, j'avoie esté en moult de cours de roys, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames, mais je ne fus en nulle qui mieux me pleut que celle du comte Gaston. On voyoit en la salle, en la chambre, et en la cour, chevaliers et escuyers d'honneur aller et marcher, et on les oyoit parler de faict-d'armes. Tout honneur estoit là dedans trouvé. Toute nouvelle, de quelques pays et de quelque royaume que ce fut, là dedans on y apprenoit, car de tout pays, pour la vaillance du seigneur, elles y venoient.

* Aux festes de Noël (qu'il tenoit moult solennelles) là voyoit-on venir foison de chevaliers et d'escuyers de Gascogne, et à tous il faisoit bonne

chère. Là vit seoir à table, le jour de Noël, quatre evesques de son pays : l'evesque de Pamiers, l'evesque de l'Escalle, l'evesque d'Aire et celui de Rou, sur les frontières du Bordelais; et après se trouvoient le vicomte de Gousseran, et un chevalier anglais que le duc de Lancastre avoit là envoyé. A une autre table seyoient cinq abbés, tant seulement, et deux chevaliers d'Aragon, qui s'appeloient messire Roymond de Montflorentin, et messire Martin de Ruane. A l'autre table seyoient chevaliers et escuyers de Gascogne et de Bigorre, et premièrement le seigneur d'Anchin, et puis messire Gaillard de la Motte, Roymond de Chastelneux, le sire de Chaumont, le sire de Copau, le sire de la Lane, le sire de Montferrand, Guillaume Bernard, Pierre de Courton, le sire de Valenchain, et messire Aingalle, nommé le Bascle. Et aux autres tables chevaliers de Béarn grande foison; et estoient souverains maistres de la table, messire Espaing du Lyon, messire Siquart du Bois-Verdun, messire de Nouailles et messire Pierre de Vaux, en Béarn; et servoient ses deux frères bastards, Ernest Guillaume et Pierre. Et vous dis que grande foison de menestriers avoit en la salle, qui tous firent par grand loisir leur devoir; et ce jour-là le comte de Foix donna, tant aux menestriers comme aux héraux, la somme de cinq cents francs; et dura le disner jusques à quatre heures après nonnes. »

Sir Corwilh, qui comprenait fort bien pourtant la langue française, ne goûta qu'un plaisir médiocre à cette lecture de Froissard; ces naïvetés de

langage, ce ton simple et naturel n'eurent pour lui aucun charme, et Labaste fut obligé de revenir à deux fois sur certains passages.

— Il est dommage, dit celui-ci, que vous ne soyez pas familier avec le style du XIV^e siècle; je vous aurais lu le récit de la mort du fils de Gaston-Phœbus qui fut, il faut bien le dire, un peu assassiné par son père. Froissard a cela de bon, qu'il dit impartialement tout ce qu'il a vu, le bien comme le mal, mais comme cette lecture fatigue votre attention, je vais résumer sa narration, en l'habillant à la mode nouvelle. Ombre du vieux chroniqueur, pardonne-moi cette profanation!

Mais l'Anglais, menacé d'un second récit, insinua qu'il serait bien aise d'aller respirer le grand air.

— Eh bien! milord, renvoyons la mort du fils de Phœbus à une autre occasion, dit Labaste; la suite à demain, comme disent les journaux qui publient des romans en trente volumes. Car je ne vous en tiens pas quitte, remarquez bien; ce n'est que partie remise.

Et prenant l'un son chapeau, l'autre son accordéon, ils sortirent tous les deux. S'il nous était permis de lire dans le fond des cœurs, peut-être verrions-nous que Corwilh n'a pas dit toute sa pensée, et nous sommes autorisés à croire qu'il avait espéré, en induisant Labaste en promenade, être régala par quelqu'une de ces scènes burlesques dont son ami se montrait si prodigue.

VIII

Mort de Gaston-Phœbus, à son retour d'une chasse à lours. Les meurtres de son fils et de son frère. Fin de la puissance d'Orthez.

Au nord-est de la ville d'Orthez, sur un monticule qui domine la cité, se dresse une vieille tour carrée que les siècles ont vernie de cette teinte noirâtre qui fait la beauté des vieux monuments et leur attire le respect; cette tour en ruines, décimée, délabrée, est entourée de maisons modernes qui ne semblent être là que pour mieux faire ressortir, par le contraste, sa caduque vieillesse. C'est de ce côté que Labaste dirigea perfidement la promenade.

Sir Corwilh contemplait avec attention ces débris mutilés, et il allait probablement demander une explication à son obligé cicerone, lorsque celui-ci, prenant les devants.

— Savez-vous ce que sont ces ruines, milord ?

— Oh! no; pas savoir moa.

— Eh bien! ce sont les restes du château de ce Gaston-Phœbus dont je vous parlais tout à l'heure; c'est là que se tenait cette cour si brillante et si fournie en belle noblesse que Froissard n'en avait vu nulle part une semblable. Ces murailles ont été témoins des pompes et des crimes du haut et puissant seigneur béarnais, car à cette époque, vous le savez, milord, il se trouvait toujours un peu de sang, sous les fleurs et les rires des fêtes. Gaston-Phœbus était passionné pour la chasse, messire Froissard vous l'a dit; il avait, d'après un autre historien, une meute composée de seize mille chiens, et lorsqu'au son de l'hallali, chiens, chevaux et cavaliers s'élançaient dans la forêt d'Orion, à la poursuite du cerf, les paysans des contrées voisines pouvaient se figurer entendre passer dans le lointain la chasse légendaire du roi Arthur. Sa puissance était si grande, sa souveraineté si bien établie, son autorité si bien reconnue que le roi de France, Louis XI — et on sait si ce monarque tenait grand compte des droits des seigneurs! — allant un jour, en pèlerinage dans une chapelle du Béarn, dit à ses écuyers, en touchant le sol béarnais :

— Ça, messeigneurs, baissez l'épée de France; nous sortons ici du royaume.

Gaston-Phœbus, qui était le seigneur le plus accompli de son temps, avait pris pour devise ces fières et nobles paroles : *toquos-y se gaasos* (*touches-y si tu poses*). Un jour du mois d'Août de l'an 1390, à son retour d'une chasse à l'ours, il

entra dans ses appartements, exténué de fatigue, mourant de soif, couvert de sueur et de poussière; des rameaux verdoyants, des fleurs précieuses répandaient autour de lui leurs senteurs variées. Il se leva pour prendre la coupe que lui présentait un chevalier, mais ses lèvres avaient à peine touché le liquide qu'il poussa un soupir, retomba sur son siège, et murmura entre ses dents d'une voix faible : Je suis mort. Gaston-Phœbus, en effet, avait cessé de vivre. Fut-il empoisonné? C'est ce qu'on n'a jamais su. Mais les mœurs du temps, la soudaineté du trépas permettent de s'arrêter à cette supposition.

Sir Corwilh, tout en écoutant le récit de Labaste, examinait avec son lorgnon les ruines de l'ancien château féodal, comme s'il eût cherché à découvrir sur ces pierres cinq fois centenaires quelque inscription rappelant leur destination originaires.

— Puisque nous sommes en face des seuls débris qui restent du fameux château d'Orthez, permettez-moi, milord, reprit Labaste, de vous dire ici même comment mourut le fils de Gaston-Phœbus. Alors qu'il n'était encore qu'un enfant, Charles-le-Mauvais lui remit un jour une poudre blanche renfermée dans une boîte, en lui disant que s'il en faisait manger secrètement à son père elle aurait la propriété de faire cesser aussitôt la mésintelligence qui régnait entre lui et sa femme. L'enfant emporta la poudre, cachée sous ses vêtements. Il n'avait pas encore essayé d'en faire manger à son père, et peut-être n'attendait-il pour cela qu'une

occasion favorable, lorsque par mégarde, il la laissa voir à des serviteurs. A cette découverte, la colère de Gaston-Phœbus éclata, terrible, et il aurait tué son fils lui-même, sur-le-champ, si des chevaliers ne s'étaient interposés entre lui et la victime. Le coupable, si on peut lui donner ce nom, fut enfermé dans une des prisons de la tour; son affliction était si grande, son chagrin si profond qu'il résolut de se laisser mourir de faim, et comme la prison était fort obscure, les serviteurs ne s'aperçurent pas d'abord que les aliments qu'ils apportaient au prisonnier demeuraient intacts. Gaston-Phœbus, informé de cette circonstance, se rendit auprès de son fils dans un grand état de fureur. Il avait à la main, dit Froissard, un couteau dont il se servait pour rogner ses ongles.

Ce qui se passa alors entre le père et le fils, n'est pas venu jusqu'à nous. On sait seulement que lorsque le père sortit du cachot le fils était mort. Froissard a voulu porter la lumière sur cette odieuse et mystérieuse scène, et je vous avoue, milord, que les explications qu'il donne m'ont paru un peu diffuses, un peu... embarrassées : il prétend que Gaston-Phœbus aurait blessé son fils par mégarde, et que cette blessure aurait déterminé la mort à cause de l'état d'épuisement où se trouvait le prisonnier. Voilà ce que dit le chroniqueur. Vous êtes libre de le croire.

Je le dis à regret, continua le narrateur, il y a encore une autre tache de sang sur le blason de Gaston-Phœbus : je veux parler du meurtre de son frère, à qui le roi d'Angleterre avait confié la garde

du château-fort de Lourdes, en Bigorre¹. Gaston-Phœbus le manda à Orthez, le fit asseoir à sa table, et là, lui ordonna de lui remettre la forteresse dont il avait le commandement. Sur son refus, Gaston le tua d'un coup de dague, après diner.

Maintenant, milord, vous connaissez Gaston-Phœbus en entier ; je vous l'ai montré avec ses qualités et ses défauts. Je n'ai ni exagéré ses vertus, ni amoindri ses défauts. Tel qu'il est, et malgré les meurtres dont il a souillé sa mémoire, il se présente à nous, à travers les siècles, comme la personnification la plus brillante et la plus nettement dessinée de la noblesse féodale du Béarn. Sa mort fit un vide immense, et je puis presque dire que ses funérailles furent aussi celles d'Orthez. Le château de Pau, en effet, commençait à attirer tout l'éclat de la vicomté béarnaise, et peu d'années après la fin du règne de Gaston, il devint la résidence des seigneurs d'Albret. Orthez ne tarda pas à sentir le contre-coup de ces événements : il tomba à son tour, comme était tombé Morlaàs trois cents ans auparavant, et c'est à peine si on lui accorda une place secondaire dans la représentation des états. La ville qui avait été si bruyante et si remplie de fêtes, devint bientôt paisible et silencieuse, et elle devait vivre obscure et délaissée jusqu'à l'époque des guerres de religion, où elle reprit, pour le malheur de ses habitants, une très-grande importance.

C'est en cheminant à pas lents, bras dessus

(1) Voir *La Ville des Neiges*.

bras dessous, que Labaste avait complété l'histoire de Gaston-Phœbus. Le hasard, car ils marchaient à l'aventure, les conduisit devant l'église Saint Pierre qu'ils visitèrent avec beaucoup d'attention. Sir Corwill, qui aimait les beaux-arts, et qui en outre était connaisseur, admirait les sculptures et les tableaux; tout à coup il s'arrêta, et parut concentrer tout son intérêt sur un plan en relief dont la voûte était enrichie; ce qui lui paraissait tout à fait inexplicable, c'est que cette sculpture représentait un pont. Un pont dans une église! Pourquoi? à quel propos? dans quel but? Telles étaient les questions que notre Anglais se posait fort inutilement, lorsque Labaste qui s'était agenouillé devant l'autel pour réciter une courte prière, arriva fort à propos, sinon, pour satisfaire en entier, du moins pour diminuer la légitime curiosité de son ami.

— Cette sculpture qui vous intrigue si fort, lui dit-il, représente un pont, un vulgaire pont, et ce qu'il y a de singulier, c'est que ce pont n'est autre que celui d'Orthez.

L'Anglais ne pouvait pas en revenir.

— Quant à vous dire à quelle époque, par qui et pourquoi il a été sculpté sur la voûte de cette église, ce sont choses que j'ignore.

— Voulez-vous me montrer le placement de ce pont autrefois.

— Mais, milord, je vais vous montrer le pont lui-même; quoique fort vieux, il se porte à merveille. Suivez-moi.

Et ils se dirigèrent vers le pont du gave, dont

les quatre arches offrent un coup d'œil fort gracieux. On ignore la date de sa fondation, mais il est évident qu'il est un des monuments les plus anciens de la ville. Ayant remarqué, sur le milieu, une petite tour dont la physionomie annonçait un grand âge, sir Corwill demanda à son cicérone quelques renseignements sur icelle.

— Ceci, répondit Labaste, est la *tour des Caperas*, ce qui dans le patois du pays, signifie la *tour des prêtres*. Ce nom lui fut donné lors des guerres de religion; il rappelle d'épouvantables scènes de meurtre. Mais cette histoire se lie si intimement avec les sanglants événements qui s'accomplirent ici à l'époque de la Réforme, qu'il m'est impossible de séparer l'un de l'autre. Ce soir ou demain, je vous retracerai un tableau abrégé des maux qui affligèrent Orthez; cela me prendrait trop de temps maintenant, l'heure du dîner approche, nous allons rentrer. Mais, chemin faisant, nous allons, si vous le voulez bien, milord, visiter l'église de la Trinité que Gaston VII fit bâtir en 1107, monument religieux qui se recommande à plusieurs titres, à la vénération des fideles et au respect des curieux.

L'église de la Trinité, dont l'historique nous conduirait trop loin, retint nos voyageurs pendant plus d'une heure. Labaste n'en sortit pas sans avoir prié un instant devant le sanctuaire sacré, et, contrairement à ses habitudes, il ne songea pas, en s'en allant, à se livrer à aucune de ces bouffonneries de tréteaux avec lesquelles il aimait tant à ébaubir le populaire.

IX

Les vengeances de Montgomery. Le Gave couleur de sang.
Le cordelier d'Orthez. La tour des prêtres.

Peu à peu, et au fur et à mesure qu'il pénétrait dans l'histoire du Béarn, sir Corwillh prenait goût aux dissertations de son cicéron, si bien que le lendemain il rappela à Labaste qu'il lui avait promis la chronique de la *tour des Caperas*.

— Mon Dieu ! milord, cette chronique peut se résumer en deux mots, dit Labaste, mais je vais vous dire le plus brièvement possible ce qui se passa à Orthez pendant les guerres de religion, et la *Tour des Prêtres* figurera forcément dans mon récit.

Jeanne d'Albret, dont nous trouverons le nom à tout moment quand il s'agira de guerres de religion, Jeanne d'Albret, dis-je, toute dévouée aux idées nouvelles qu'elle avait adoptées avec engouement, voulut faire de la ville d'Orthez le foyer du protes-

tantisme; en conséquence, elle fit construire un monument splendide destiné à l'enseignement public des théories de Calvin; elle fit venir des professeurs d'Ecosse et d'Angleterre pour prêcher le dogme nouveau, et tous les jours, les jeunes gens de la ville et des localités voisines pouvaient aller se nourrir de la parole protestante; Jeanne était considérée par ses partisans et ses flatteurs comme une nouvelle divinité tutélaire ramenant dans Orthez les sciences éplorées, et les muses béarnaises.

Lorsque le maréchal de Montluc et Terride arrivèrent dans le Béarn, envoyés par le roi de France pour réduire les protestants, la ville d'Orthez, par l'éclat dont elle était entourée, par le bruit que faisaient ses professeurs, par l'importance de sa position topographique attira d'abord leur attention. C'est donc vers Orthez qu'ils dirigèrent leurs premières opérations, et ils s'emparèrent de la ville assez facilement, car elle n'était défendue en ce moment que par une faible garnison; Terride ne se livra à aucun acte de vengeance; il se contenta de prélever sur les habitants une forte contribution de guerre.

Cependant Montgomméry, apprenant la défaite d'Orthez, arrivait en toute hâte. Terride résolut de l'attendre; il avait avec lui une forte garnison, et presque tous les seigneurs béarnais; mais les troupes du général protestant donnèrent avec une si vaillante impétuosité, que les seigneurs et Terride, se voyant dans l'impossibilité de résister, demandèrent à capituler, à condition qu'ils auraient

la vie sauve. Nos lecteurs ont vu, dans les quelques lignes consacrées à Pau, ce qu'il advint de cette capitulation, et comment Montgomméry tint la parole donnée. Quant aux cruautés de toute sorte exercées sur la population catholique, la moitié de ce livre ne suffirait pas à les raconter. Tous les habitants, sans distinction d'âge, de rang ou de sexe, furent abandonnés à l'implacable brutalité des soldats, et le massacre des hommes, des enfants et des femmes dura pendant plus de deux heures. Personne ne fut épargné. Les cadavres, précipités des maisons, s'entassèrent dans les rues et sur les places publiques, en si grande quantité que pour déblayer la ville on les jetait par charretées dans le Gave qui, malgré la rapidité de son cours, prit, selon M. Charles Cassou, « une teinte couleur de sang. »

Les prêtres et les moines qui s'étaient réfugiés dans les couvents et dans les églises, furent naturellement les premières victimes qui tombèrent sous le fer des assassins. Le meurtre par le sabre ou le fusil ayant fini par devenir monotone aux soldats, ils songèrent à le varier par des supplices d'un autre genre, et voici ce qu'ils imaginèrent. La tour du milieu du pont que nous avons vu hier, et dont tout à l'heure vous me demandiez l'histoire, milord, fut remplie de prêtres et de religieux; des soldats armés de sabres et de piques allèrent se poster le long des deux rives du Gave, le pont s'entassa de curieux, et puis on fit sauter les prêtres dans la rivière, un par un. Les cris qu'ils faisaient entendre, leurs longues robes noires que

l'air gonflait, leur plongeon dans l'eau, les efforts qu'ils tentaient pour résister au courant formaient un spectacle fort divertissant, et très-fertile en incidents nouveaux ; tantôt celui-ci disparaissait dans l'eau comme une flèche, tantôt celui-là nageait longtemps avant que de s'enfoncer ; tantôt cet autre, malgré l'élévation de l'ouverture par laquelle il avait sauté et en dépit de l'impétuosité du Gave, parvenait à gagner la rive à la nage ; mais là des soldats frappaient à coups de sabre ceux qui auraient pu se sauver. C'était un divertissement délicieux. Malheureusement les prêtres vinrent à manquer, et les soldats regrettèrent amèrement d'en avoir tué un si grand nombre à coups de fusils, dans les premières minutes du sac.

C'est depuis ces noyades que l'on appelle cette tour la *Tour des Prêtres*. Ne trouvez-vous pas, milord, que ce nom lui est bien dû ?

Et comme Corwith allait placer une observation, ce qui lui arrivait assez rarement :

— Pardon, milord, dit Labaste, je n'ai plus qu'un mot à ajouter : après avoir exterminé les vivants, les calvinistes songèrent à dire leur fait aux morts. Ils dévastèrent les tombeaux que renfermait la ville, et les cadavres des générations anciennes vinrent se mêler, dans la rue, aux cadavres des vaincus du matin. Gaston-Phœbus lui-même, sortant de son tombeau après un repos de deux cents ans, parcourut une dernière fois les rues de sa chère cité ; après quoi son crâne servit de jouet aux soldats... Maintenant, milord, je suis tout disposé à vous écouter, et je vous demande

pardon de ne pas vous avoir accordé tout de suite l'attention que vous méritez ; mais je tenais à compléter mon tableau.

Sir Corwillh dit alors qu'il n'avait voulu faire qu'une simple remarque, et de si peu d'importance qu'il ne s'en rappelait déjà plus.

— Ah ! milord, ceci m'a l'air d'une petite méchanceté. Vous voulez me punir de ne pas vous avoir écouté quand vous vouliez parler, ainsi que me l'ordonnaient d'ailleurs les règles de la plus simple politesse. Je serai averti pour l'avenir. Mais il ne faut pas vous étonner de cela, milord, je suis véritablement un peu fou.

— Et vo être *Cicéron* à moi ; ajouta l'Anglais avec une intention épigrammatique.

— *Cicéronne*, milord. En effet, cela est bizarre. Après tout, les fous ont bien leurs mérites puisque les sages en ont besoin pour se distraire. Nos rois ont eu des fous qui avaient pour mission de leur faire oublier de temps à autre les soucis et les ennuis du trône. Ils avaient auprès de leur maître une grande liberté d'allures et de paroles. Pourquoi donc, milord, moi qui suis bien plutôt votre bouffon que votre mentor, ne jouirais-je pas des privilèges de ma qualité ?

Sir Corwillh lui assura qu'il n'avait fait nulle attention à ce manque d'égards, et qu'il le considérerait non point comme un fou, mais comme un homme très-remarquable.

— Bouffon ! murmura Labaste, comme s'il s'était parlé à lui-même, c'est possible. Mais je ne suis pas un bouffon comme les autres, moi !

J'amuse quand je veux, à mes heures, selon mon caprice, selon mon bon plaisir et je suis libre, indépendant, je n'ai pas de maître; jamais personne ne m'a dit : fais-moi rire ! Aujourd'hui ici, demain là-bas, je vais où le caprice me pousse, où la fantaisie m'appelle, où le hasard me conduit. Je suis tour à tour historien et jongleur, poète et acrobate, musicien et équilibriste, magnétiseur et bouffon. Comme le Protée de la fable, je change à tout moment et de forme et d'aspect. Y a-t-il beaucoup d'hommes comme moi, dites ? Je suis heureux partout, parce que je porte mon bonheur en moi-même, c'est-à-dire parce que je ne le cherche pas dans ce monde. Partout où je trouverai une église pour prier, mon cœur sera satisfait.

Labaste avait prononcé ces paroles avec une grande animation. Son teint coloré, son regard flamboyant, sa lèvre frémissante indiquaient un état voisin de l'exaltation. Il se tut un instant, et appuyant son front sur sa main, il parut réfléchir profondément. L'Anglais l'avait écouté avec étonnement; il était devant lui, dans une attitude presque respectueuse, mais aussi très-indécise. Il se disait évidemment : voilà un homme qui est atteint d'un commencement de folie, que dois-je faire ?

Après un quart d'heure de ce silence, Labaste se leva, et du ton d'un homme qui reprend une conversation interrompue :

— Où en étions-nous donc resté, milord ? dit-il, et sans attendre la réponse : ah ! j'y suis, ajouta-t-il ; je vous ai raconté ce qui s'était passé ici pendant les guerres de religion, des choses horribles !

mais je n'ai pas tout dit; je veux vous narrer un épisode auquel donna lieu l'affreux carnage dont je vous ai parlé, épisode qui semblerait appartenir au domaine de la légende s'il n'était rapporté et certifié par les historiens les plus sérieux; écoutez, milord :

Au moment où Montgomméry entra dans la ville d'Orthez, un pauvre cordelier célébrait dans sa chapelle le saint sacrifice de la messe. Les hurlements des assassins et les cris des victimes qui emplissent la cité de bruit, arrivent jusqu'au pied de l'autel et le glacent d'épouvante. Il se hâte d'achever la messe, et prenant le sacré calice qu'il veut soustraire à la profanation des vainqueurs, il sort de la chapelle pour se mettre en quête d'un refuge. Horreur! le couvent est déjà envahi par les ennemis, et les morts tombent de toutes parts. Lui-même se voit entouré de soldats sans pitié que la double ivresse du vin et du sang rend impitoyables. Que faire? que devenir? échapper à la mort est impossible. Une pensée soudaine monte à son cerveau : le gave coule aux pieds du couvent, il s'y précipite tenant dans ses mains le saint calice, et disparaît sous les flots.

Le lendemain, un cadavre, dont les mains crispées tenaient un calice en argent, flottait sur les eaux de la *Bidouze*, où le gave l'avait jeté; la *Bidouze* le confia à l'*Adour*, et ce fut au moment où il passait devant le couvent des cordeliers de Bayonne pour entrer dans la Nive, et de là s'en aller dans l'Océan, qu'il fut aperçu et recueilli par les religieux.

Ce cadavre, vous l'avez deviné, milord, n'était autre que celui de l'infortuné Cordelier d'Orthez ; il n'avait jamais abandonné le calice qui lui avait si souvent servi pour officier, et Dieu sembla commander aux fleuves de le porter jusqu'à Bayonne, afin qu'il trouvât une sépulture en terre sainte, dans un couvent de son ordre !

Fait remarquable ! cette ville d'Orthez, qui paraissait si attachée aux idées luthériennes, se convertit promptement et sans violence à la religion catholique, car les historiens de la localité ne mentionnent pas le moindre trouble survenu à propos de la révocation de l'édit de Nantes. Néanmoins, Orthez compte aujourd'hui encore un certain nombre de familles protestantes, où elles ont formé une société biblique. Il n'y a guère que deux villes dans les départements méridionaux où les protestants soient dans un nombre relativement assez grand. Ces deux villes, sont Montauban et Orthez.

L'éradition locale de Labaste étant épuisée, du moins pour ce qui concernait Orthez, on partit le soir même pour Bayonne. Mais avant de monter en voiture, il montra à sir Corwilh, l'endroit où le maréchal Soult, avec une armée de vingt mille hommes, avait, en 1814, soutenu le choc de soixante-dix mille Anglais, Portugais et Espagnols, commandés par Wellington.

— Nos soldats, dit-il, débordés par la force numérique, furent obligés de céder la place aux alliés, mais ce ne fut qu'après leur avoir fait perdre plus de dix mille hommes.

Où l'on parle de la bayonnette de... Saint-Jean-de-Luz, des cacoelets de Biarritz, et de plusieurs autres choses.

Bayonne, située sur le confluent de la *Nive* et de l'*Adour*, à sept kilomètres de l'Océan, est une des plus jolies villes de la chaîne pyrénéenne. Elle formait autrefois une amirauté et dépendait du parlement de Bordeaux et de l'intendance d'Auch. L'époque de sa fondation n'est pas connue. Jean-sans-terre s'en empara au commencement du XIII^e siècle, mais sous le règne de Charles VII, les habitants se soulevèrent et chassèrent les Anglais; le roi de France, pour les récompenser de leur patriotique bravoure, leur concéda plusieurs privilèges, celui entr'autres de se garder eux-mêmes. Ils montrèrent plus tard qu'ils sauraient effectivement repousser eux-mêmes l'ennemi, s'il venait à se présenter, car ce fut vainement que les Espagnols tentèrent d'abord en 1495 et puis en 1551, de se rendre maîtres de la ville.

En 1565, Catherine et le duc d'Albe se donnèrent rendez-vous à Bayonne pour s'entendre relativement aux massacres des protestants qui n'eurent lieu que sept ans après, en 1572. Lorsque la Saint-Barthelemy éclata, le vicomte d'Orthe, né à Pau, était gouverneur de Bayonne; la réponse qu'il fit au roi Charles IX, qui lui donnait des ordres barbares, est demeurée justement célèbre : « Sire, lui dit-il, j'ai communiqué la lettre de votre Majesté à la garnison et aux habitants de la ville ; j'y ai trouvé de braves soldats, de bons citoyens, mais pas un seul assassin. »

Par son commerce, par son industrie et surtout par sa population, Bayonne est le véritable chef-lieu du département, mais sa position topographique ne lui permet pas d'avoir dans son sein le siège de l'administration. Par une bizarrerie assez rare, la petite ville de Saint-Esprit dont elle n'est séparée que par un pont, appartenait au département des Landes ! durant ces dernières années, Bayonne s'est annexé ce bourg, de même que Paris s'est annexé les banlieues, de sorte que sa population dépasse aujourd'hui le chiffre de trente mille âmes.

C'est à Bayonne, dit-on, que fut employée pour la première fois, à l'un de ses deux sièges, *cette arme terrible de l'infanterie française*, à laquelle on a donné le nom de *baïonnette* ; mais là-dessus, comme sur d'autres points bien plus importants, les historiens ne sont pas d'accord. Près de Saint-Jean-de-Luz, à l'entrée des Pyrénées, on voit une position qui porte le nom de *Camp de la Baïonnette*, et c'est là, affirment des écrivains sérieux,

que les basques, manquant de munitions, attachèrent leurs longs couteaux au bout de leurs fusils et repoussèrent ainsi les Espagnols. Qui faut-il croire? de quel côté est la vérité? Quoi qu'il en soit, la *Baionnette* passe depuis fort longtemps pour être originaire de Bayonne, et ce n'est pas avec la simple assertion d'un historien, assertion ne reposant sur aucune preuve, que nous oserions contester un point historique si bien accrédité.

Labaste et sir Corwith arrivèrent à Bayonne vers six heures du soir. Ils descendirent à l'*hôtel d'Espagne*, où Labaste, en train de s'amuser, occasionna une petite révolution. Il lâcha son singe dans la rue, fit attrouper les chiens, joua de l'accordéon, jongla avec des assiettes, escamota des bouteilles, mangea des couteaux de table, et fit enfin tout ce qu'il était nécessaire de faire pour attirer sur sa personne l'attention et la curiosité de tout un quartier de la ville.

Le lendemain, quand il sortit avec Corwith, plus de quarante personnes le suivaient, s'attendant toujours à quelque tour de passe-passe; mais lui, fier et majestueux comme don César de Bazan, n'avait pas seulement l'air de se douter de ce qui se passait, et son ton aisé, sa démarche hautaine, ses manières de grand seigneur semblaient dire aux boutiquiers étonnés : ces gens-là sont de ma maison.

C'est avec cette escorte officieuse, qui grossissait à chaque pas, qu'ils se rendirent aux allées marines. Une promenade unique dans le monde : d'un côté, de jolies et coquettes maisons peintes de

diverses couleurs, et de l'autre, un quai où viennent s'amarrer les navires aux voiles flottantes. C'est l'embouchure de l'Adour qui forme le port de Bayonne, mais il n'en a pas toujours été ainsi. En 1350, une violente tempête combla le fleuve qui, ne pouvant plus passer par Bayonne, se traça un chemin à travers les Landes, et put rejoindre la mer par le Vieux-boucaut, à quinze kilomètres de la ville. Cela dura ainsi pendant deux cents ans environ. Mais, en 1579, un ingénieur hors ligne, M. Louis de Foix, celui-là même qui fut l'architecte de l'Escorial, obligea l'Adour à reprendre son chemin d'autrefois, et comme il importait peu à la rivière d'aller à l'Océan par le Vieux-boucaut ou par Bayonne, elle revint de bonne grâce à son premier parcours, et aussi belle, aussi limpide, aussi abondante que jadis.

Labaste, accompagné d'une escorte plus formidable que jamais, conduisit Corwilh au faubourg Saint-Esprit; arrivés sur la petite place qui se trouve au bout du pont, ils virent une quarantaine de personnes réunies autour de quelques meubles. Il s'informa auprès d'un monsieur à lunettes des causes qui motivaient la présence de ce monde, et il apprit que l'on allait vendre par autorité de justice au plus offrant et dernier enchérisseur le mobilier d'une pauvre veuve de Saint-Esprit, mère de cinq enfants, qui allait, par suite de cette dépossession, se trouver réduite dans la plus affreuse misère, et obligée, pour ne pas laisser mourir de faim ses enfants, d'aller tendre la main aux passants. La probité et l'honorabilité de cette malheu-

reuse mère de famille étaient à l'abri de tout reproche.

Le parti de Labaste fut bientôt pris. Il s'approcha du commissaire priseur, lui dit quelques mots en particulier, puis revenant vers Corwilh, qu'il avait laissé à l'écart :

— Venez, milord, dit-il, il y a ici une bonne action à faire.

On devine ce qui eut lieu : la somme pour laquelle cette pauvre femme était poursuivie fut acquittée à l'instant même, capital et intérêts, plus cent francs qui furent laissés pour elle entre les mains du commissaire priseur.

Tout cela fut l'affaire de deux ou trois minutes ; mais cet acte de générosité fut connu aussitôt parmi les assistantés, et nos voyageurs reçurent séance tenante une ovation complète ; c'étaient des cris frénétiques, des vivats enthousiastes, des serremens de mains à n'en pas finir. On s'approchait de près pour regarder leurs visages, on voulait les porter en triomphe ; Corwilh, profondément ému par ces bruyants témoignages de sympathie, voulut prononcer quelques paroles de remerciement, mais Labaste l'en empêcha.

— Allons-nous-en, dit-il, on pourrait croire que nous avons fait cela par ostentation.

Quand on est à Bayonne, on est presque obligé d'aller jusqu'à Biarritz, qui n'est éloigné que de sept kilomètres. Il n'y a pas encore bien longtemps ce trajet se faisait en *cacolet*, moyen de locomotion fort original qui consistait à placer deux sièges sur la même monture, un de chaque côté de la

selle; on mettait un voyageur dans chaque siège. Il arrivait souvent qu'il y avait entre eux une grande disproportion de poids; alors, afin d'établir l'équilibre de la selle, on augmentait avec des cailloux la pesanteur du plus léger. Voilà ce que c'était que le voyage en *cacolet*. Ce genre de transport a complètement disparu, et dans quelques années il formera le sujet d'une agréable légende. Aujourd'hui on va à Biarritz dans des diligences jaunes qui partent toutes les demi-heures, comme le chemin de fer de Sceaux, et qui ne mettent pas plus d'une heure pour franchir les sept kilomètres en question. Depuis que l'impératrice Eugénie a pris l'habitude d'aller presque tous les ans à Biarritz, où elle a fait construire une délicieuse villa, ces bains de mer ont acquis une telle renommée que s'il fallait transporter les voyageurs par l'ancien système tous les *cacolets* du Basque et du Béarn auraient peine à y suffire.

Labaste et Corwillh, laissant leur voiture à Bayonne, voulurent s'insérer dans la patache jaune de 7 h. 1/2, mais l'abondance des matières s'y opposa; il fallut attendre le départ de huit heures. A leur arrivée, ils furent entourés par une nuée d'hommes et de femmes, venant leur offrir des logements; ils s'en furent tout simplement au *casino*, construit tout récemment par M. de Montfort, et qui est la chose la plus délicieuse qui se puisse imaginer. Les vagues de l'océan ont l'air de vouloir escalader ses murs, et, assis sur la terrasse qui a l'infini pour horizon, on a devant soi, le soir, le spectacle éternellement nouveau du

coucher du soleil. On dirait que l'astre-roi va se reposer dans le sein des flots.

Le bourg de Biarritz, composé de 3000 habitants environ, se dresse hardiment sur des bancs de rochers s'élevant à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer. De là, on entend constamment un bruit sourd et confus produit par le mouvement perpétuel des flots, par le bourdonnement des vagues, par les murmures de la brise, et aussi par les cris que fait entendre l'océan lorsque sa colère vient expirer sur le rivage, ou lorsqu'il s'engouffre tempétueusement dans les cavités profondes des rochers. En présence de ce tableau si plein de grandeur et de majesté, devant ces immenses solitudes dont Dieu seul a mesuré l'étendue, Labaste ne put s'empêcher de s'écrier, avec Pécontal :

O golfe ! tu nous plais avec tes horreurs mêmes :
Le sceau de leur grandeur s'imprime sur ton front.
Tu portes tes rochers comme des diadèmes
Qui n'ont jamais subi d'affront.

Seuls la foudre et l'éclair osent frapper ta face ;
Mais sous l'insulte alors tu bondis furieux,
Et tu fais bouillonner ta menace
Plus longtemps que celle des cieux.

Tes enfants ont l'orgueil des antiques lignées ;
Fidèles à leurs mœurs, à leur langue, à leur foi,
Ils marchent le front haut devant les Pyrénées
Et restent libres comme toi.

Où l'on sent sur tes bords, près de ces monts sublimes,
Que la fierté cantabre est encore debout,
Et qu'il lui faut ta vague et la neige des cimes
Pour apaiser un sang qui bout.

Eh bien ! déroule-toi sur tes larges rivages ;
 J'aime à te voir venir avec ton flot hautain,
 Alors qu'en se brisant il fait aux rocs sauvages
 Rendre un bruit de canon lointain.

Oh ! je te reconnais à tes rudes caresses ;
 Ta grande voix me dit mon nom et mon néant,
 Sous les bonds redoublés de tes folles ivresses
 Je sens l'étreinte du géant.

L'océan est ton père ! ou plutôt c'est lui-même
 Qui, dans sa solitude et ses ennuis de roi,
 S'épanche vers le sein d'une terre qu'il aime
 Et la remplit d'un doux effroi.

Et j'admire comment, puissance formidable,
 Il vient sur cette grève où rien ne nous défend,
 Lui, si fort, expirer contre des grains de sable
 Et lécher les pieds d'un enfant !

On montre aux environs de Biarritz, du côté de Bayonne, une grotte remarquable creusée par les eaux de la mer ; elle est vide à la marée basse, et à la marée montante elle se remplit. L'intérieur est tapissé de mousse et de lichen, et des coquillages aux mille formes illustrent les murailles. La mer a mis trois mille ans pour construire et embellir cette retraite qu'elle emportera peut-être dans un moment d'irritation. On raconte que deux jeunes gens s'y étant oubliés, furent ensevelis dans les flots, Il n'y a aucun danger à aller la visiter, car les vagues, qui ne veulent tromper personne, n'arrivent jamais avant l'heure.

Dans l'après-midi, Corwillh, ayant fait son somme habituel, fut fort étonné de ne pas voir son indispensable Labaste ; c'est vainement qu'il l'at-

tendit pour diner. Il passa la nuit à l'espérer. Le lendemain, il allait se décider à le réclamer par la voix de la *gazette de Biarritz*, (car Biarritz a une *gazette*), lorsque le diligent facteur de la poste lui remit la lettre suivante, timbrée de Bayonne :

« Mon cher monsieur,

« Ne m'attendez pas, je pars pour Saint-Jean-de-Luz. Pourquoi ce brusque départ? je n'en sais, ma foi, rien? C'est une idée, une fantaisie, un coup de tête. Il y avait des moments où il me semblait que vous étiez mon maître, et peut-être n'ai-je voulu, en m'en allant, qu'essayer si j'étais toujours libre? Ce serait bien possible. D'un autre côté, je dois avoir des affaires d'intérêt, par là-bas.

« Si vous venez à Saint-Jean-de-Luz, vous me trouverez à l'hôtel de... tout à vous.

Signé : LABASTE. »

XI

Les eaux minérales de Cambo et le sauvage de la forêt d'Yraty ;
les bohémiens du pays basque et les anciens cagots.

Douze heures après, sir Corwilh, qui avait repris sa voiture à Bayonne, arrivait à Saint-Jean-de-Luz, et descendait à l'hôtel indiqué. Labaste n'y était plus. On lui remit la lettre suivante :

« Mon cher Monsieur,

« Des affaires importantes ne m'ont pas permis de vous attendre. Il m'a fallu partir pour Urugne et Andaye, et de là, coupant par les chemins de traverse, il est probable que j'irai à Cambo, où je vous attends de pied ferme. Vous me trouverez à l'hôtel de... tout à vous. Signé : LABASTE. »

Sir Corwilh, toujours calme, toujours impassible, toujours d'une humeur égale demanda des renseignements de toute sorte sur Urugne et Andaye. Il apprit qu'Urugne, située non loin de

Béhobie, était une ville de quatre mille âmes faisant avec l'Espagne un grand commerce d'échange, et que tous ses titres de gloire consistaient à avoir donné le jour aux frères d'Abadie, savants distingués et intrépides voyageurs; quant à Andaye, petite ville située sur la rive droite de la Bidassoa, Corwilh la connaissait déjà par les eaux-de-vie auxquelles elle a donné son nom; une espèce de demi-savant, qui ne s'exprimait que par sentences, lui assura qu'elle avait eu jadis une grande importance, et qu'en 1793, elle avait été prise et saccagée par les Espagnols, d'où les avait chassés le général Servan.

Mais les gens de l'hôtel et le demi-savant lui-même furent unanimes pour conseiller à Corwilh de ne pas s'engager, avec sa berline, dans les chemins peu praticables que Labaste avait suivis pour se rendre à Cambo. Le plus sûr pour lui était de revenir sur ses pas, et d'aller passer par Bayonne.

Corwilh suivit l'itinéraire qu'on lui indiquait. Il était nuit quand il arriva à Bayonne, et il jugea opportun d'attendre au lendemain pour se remettre en route. Au moment où il allait monter en voiture, une femme proprement mise, mais dont les vêtements annonçaient la pauvreté, arriva tout essoufflée, et se jetant aux pieds de l'Anglais :

— Ah! milord, s'écria-t-elle les yeux baignés de larmes, laissez-moi embrasser vos genoux, vous m'avez sauvé la vie, et avec la mienne celle de mes enfants. J'avais peur de ne jamais vous voir. Je suis allée hier à Biarritz, où on m'avait dit que vous étiez, mais je ne vous y ai pas trouvé.

Je suis venue tous les jours ici, pensant que peut-être vous reviendriez. Enfin je vous rencontre, milord, et il m'est possible de vous remercier du bien que vous m'avez fait. Vous ne me connaissiez pas pourtant. Oh ! qui donc êtes-vous, milord, pour secourir ainsi une pauvre femme que vous n'avez jamais vue ? Il est donc vrai qu'il y a encore des gens charitables sur la terre. Mon Dieu ! mon Dieu ! Et moi qui n'ai rien à vous offrir, moi qui ne peux vous témoigner ma reconnaissance que par des pleurs et des paroles ! oh ! milord, j'ai appris votre nom à mes enfants, ils le mêleront, comme moi, à leurs prières du matin et du soir, et le Ciel vous récompensera dans l'autre monde du bien que vous avez fait dans celui-ci.

Ces remerciements chaleureux, l'accent pathétique avec lequel ces paroles avaient été prononcées, l'admiration qu'il voyait se peindre sur le visage des personnes présentes à cette scène produisirent sur Corwilh une profonde impression. Il se déroba à la reconnaissance de cette femme en donnant l'ordre au postillon de partir.

Quand il arriva à Cambo, Labaste en était parti depuis cinq heures environ. On lui remit une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Monsieur,

« Ne vous voyant pas arriver, je suis parti pour Saint-Jean-Pied-de-Port où m'appellent mes affaires. Cambo est une ville thermale qui ne vous retiendra pas longtemps, à moins que vous ne vouliez faire usage de ses eaux, excellentes pour

la guérison des blessures; cela étant, je dois vous prévenir qu'on ne se baigne pas à Cambo, on ne fait qu'y boire, et la température des eaux est si peu élevée qu'on est obligé de les faire chauffer. Napoléon, qui visita Cambo en 1808, avait projeté de le transformer en un établissement thermal militaire qui serait devenu une succursale de Barèges; la chute de l'empire empêcha l'exécution de ce projet.

« J'ai beaucoup regretté, monsieur, dans la journée d'avant-hier, de ne pas vous avoir avec moi. En venant d'Andaye à Cambo, j'ai rencontré dans l'ancien pays du Labourd, aux environs de Saint-Pé, une colonie de bohémiens qui vous aurait fortement intéressé. Ils étaient une quinzaine, hommes, femmes et enfants, campant au milieu d'un champ inculte. Les uns tressaient des paniers d'osier, les femmes faisaient la cuisine, un autre tendait un chien galeux, tandis que le reste de la bande maraudait dans les environs. Mon singe les a beaucoup amusés.

« Avez-vous une idée bien précise, milord, de ce que sont nos bohémiens? Ils forment une race étrange, incompréhensible, une race de vagabonds n'ayant ni nationalité, ni état civil, ni religion, ni domicile, couchant l'été sur les chemins et l'hiver dans les bruyères. Ils font semblant de tondre des mulets et des chiens, ils font semblant de fabriquer des paniers d'osiers. Mais ce ne sont là que des industries apparentes, et sous lesquelles ils abritent leurs fraudes perpétuelles; en réalité, ils vivent du pillage des troupeaux et des récoltes, du

vol des fruits dans les jardins et des volailles dans les basses-cours. On ne leur connaît qu'une seule cérémonie, celle qui consacre leur mariage. Elle s'accomplit dans les bois. Les bohémiens se rangent en cercle, on jette une cruche en l'air, et on compte ensuite les morceaux lesquels déterminent la durée du mariage : autant de morceaux, autant d'années. Cela suffit pour vous donner une idée de leur dégradation morale.

« Le croirez-vous, milord? tous les efforts tentés par l'administration pour rejeter hors de France ces espèces de sauvages, ont été impuissants. En 1803, on s'empara en une nuit de tous les bohémiens du pays de Labourd, et on les conduisit à bord d'un navire qui devait les porter à la Louisiane. La déportation n'ayant pu s'effectuer, je ne sais trop pour quelles causes, on les dissémina sur plusieurs points éloignés du territoire; mais peu de jours après, ils étaient tous dans leurs montagnes.

« Il faut reconnaître cependant que le nombre des bohémiens diminue de jour en jour, et j'espère que dans peu de temps ils auront naturellement disparu. Il faut aller dans la Soule, dans le Labourd, ou dans les environs de Mauléon pour en rencontrer de loin en loin, quelques bandes isolées.

« Je ne sais si je suis dans l'erreur, milord, mais je suis tout disposé à croire que les bohémiens ne sont que des cagots perfectionnés. Ils ne sont plus les Parias de la civilisation, dans la rigoureuse acception du mot, mais vous avouerez

qu'il ne s'en fait guères. C'est dans le Béarn que les cagots ont vécu jusqu'au XVIII^e siècle, et c'est dans le Béarn que se perpétuent les bohémiens. Il est vrai que ceux-ci n'ont point, comme leurs aînés... présumés, une patte d'oie sur leur casaque, afin que les passants puissent les éviter; on ne les oblige pas à porter constamment des chaussures pour empêcher que leur pied nu ne souille la terre, et il n'est pas écrit dans nos codes qu'il faudra le témoignage de sept bohémiens pour égaliser celui d'un béarnais. Mais à part ces stigmates cruels et méprisants dont les conquérants avaient marqué les cagots, et qui ne sont pas compatibles avec les mœurs de notre temps, je ne vois pas qu'il y ait entre eux une bien grande différence.

« Mais voilà que les Bohémiens et les cagots m'ont entraîné dans une digression fort longue; je vous en demande humblement pardon, et vous prie, milord, de venir me rejoindre le plus tôt possible. Je suis à l'hôtel de... Signé : LABASTE. »

Cette fois, Sir Corwilh, ne voulant pas perdre un temps précieux, repartit immédiatement dans la direction de Saint-Jean-Pied-de-Port; il dédaigna les curiosités qui pouvaient se trouver dans Cambo, et se garda bien de goûter à ses eaux minérales. Il avait hâte de se retrouver auprès de son divertissant Cicérone.

Quand il arriva à Saint-Jean-Pied-de-Port, Labaste l'avait quitté. Il avait laissé au maître d'hôtel une lettre conçue en ces termes :

« Mon cher Monsieur,

« C'est une fatalité ! La conclusion de l'affaire que je poursuis avec tant d'ardeur, depuis quelques jours, exige absolument que j'aille à Mauléon. Je fais le tour du département, car, arrivé à Mauléon, je ne serai plus qu'à 36 kilomètres de Pau. Que voulez-vous ? Il est des circonstances où l'on ne s'appartient pas. Je suis désolé, milord, en supposant que vous me suiviez, ce que j'ignore, de vous faire galoper ainsi après moi. Prenez le parti en homme sage de ces contrariétés dont je ne suis responsable qu'à demi, et profitez-en pour étudier le pays. A Saint-Jean-Pied-de-Port, vous n'avez pas grand'chose à voir ; c'est une ville assez triste, et peu fertile soit en monuments anciens, soit en souvenirs historiques. Elle doit son nom à sa situation aux pieds des montagnes, à l'entrée des Pyrénées, et aux nombreux passages ou ports qui de là conduisent en Espagne. (Saint-Jean-aux-pieds-des-Ports).

« Non loin de la ville se trouve la forêt d'Yraty à laquelle se rattache un souvenir assez singulier. On raconte, qu'en 1774, des bergers rencontrèrent dans la profondeur des fourrés, un homme sauvage, de haute taille, bien proportionné et velu comme un ours, mais d'une humeur douce et joviale, et toujours heureux, toujours souriant. Son amusement favori, était de surprendre les brebis, et de les faire courir, en riant aux éclats. Parfois, les chiens des bergers, n'aimant pas ce genre de plaisanteries, le poursuivaient à leur tour, mais il

les avait bientôt distancés par la légèreté de sa course, ou bien il grimpait sur un arbre.

« Cependant, à force de voir les bergers, il finit par se familiariser avec eux, par devenir moins peureux, et il en vint, un jour, la curiosité le poussant, jusqu'à s'approcher d'une cabane où des ouvriers fabriquaient des avirons. Debout à l'entrée de la porte que par précaution il tenait de ses deux mains, il examinait avec beaucoup d'attention et en riant ce travail manuel qui paraissait l'intriguer énormément. Tout à coup, un des ouvriers fit un bond pour le saisir, mais notre sauvage esquiva le coup fort adroitement, se sauva en riant de plus belle, et oncques on ne le vit.

« Voilà, milord, l'anecdote qui m'a été racontée bien souvent par les paysans qui avoisinent la forêt d'Yraty. Je présume qu'il y a dans ce fait très-peu d'histoire et beaucoup de légende, c'est-à-dire que la vérité s'y trouve mêlée à la fiction dans une proportion inégale. N'êtes-vous pas de mon avis?

« Adieu, et à bientôt. Vous me trouverez à l'hôtel D...

Signé : LABASTE. »

XII

Mauléon et son château-fort. Oloron et son évêque Roussel.
Légende de la bataille des Aspois contre les pâtres du Lavandau, en Bigorre.

Et James Corwillh allait ainsi d'une ville dans une autre, à la poursuite de Labaste, arrivant toujours trop tard, le manquant partout de quelques heures; il n'avait jamais eu le plus petit mouvement d'impatience, jamais il n'avait ressenti la moindre contrariété. A Saint-Jean-de-Luz et à Cambo, on lui avait dit : M. Labaste est parti, voilà une lettre qu'il nous a prié de vous remettre. Oh! yes, avait-il répondu, et il avait diné fort tranquillement, avait fait un somme, après quoi il était reparti avec un calme et un sang-froid surprenants.

Ainsi fit-il à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il s'était promis de rejoindre Labaste, et il n'était pas homme à renoncer à son idée, dût-il faire trois cents lieues en ziczaguant dans les Basses-Pyrénées.

Quand il arriva à Mauléon, Labaste n'y était plus. Il avait laissé à l'hôtel une lettre dont voici le contenu :

« Mon cher Monsieur,

« Ne vous étonnez pas trop si vous m'avez manqué simultanément à Saint-Jean-de-Luz, à Cambo, à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Mauléon. Je ne vous ai attendu nulle part. Je l'ai fait à dessein pour savoir d'abord jusqu'à quel point vous teniez à voyager avec moi, et puis parce que vous autres, Anglais, vous aimez les originalités. Quant à mes affaires, j'en avais positivement à Saint-Jean-de-Luz, où réside ma famille; mais je les ai baclées dans deux heures.

« Maintenant, milord, j'estime que l'épreuve est suffisante, et je crois qu'il faut mettre un terme à ma plaisanterie qui d'ailleurs m'a toujours paru médiocre. Ainsi donc, je vais vous attendre, mais sérieusement cette fois, dans une ville moitié française et moitié espagnole, à Oloron; venez, vous verrez une ville curieuse.

« Franchissez sans vous arrêter, ou du moins ne vous arrêtez que le moins possible à Mauléon, car cette petite ville de 1600 habitants, n'offre rien d'intéressant, et ne rappelle aucun souvenir historique. Vous remarquerez les restes d'un vieux château-fort dont l'histoire est enveloppée d'impénétrables mystères; on ne sait ni dans quel temps il fut bâti, ni à quel seigneur il appartenait. Froissard, qui avait parcouru tout le Béarn, parle plusieurs fois dans ses chroniques d'un Bacot de

Mauléon qui vivait au XIV^e siècle, est-ce lui qui habitait le castel dont on voit encore les ruines ? Rien ne le prouve. Il semblerait ressortir au contraire de quelques traditions locales, qu'il fut la retraite inaccessible de quelque chevalier felon, ou d'un de ces brigands redoutés qui à cette époque infestaient les provinces. Toujours est-il qu'il était situé, ainsi que vous pouvez le voir, dans une position inattaquable, à côté du gave, et au milieu de montagnes verdoyantes.

« C'est à Mauléon qu'est né l'évêque Sponde qui, après avoir été élevé dans la religion calviniste, l'adjura plus tard, et occupa ensuite le siège épiscopal de Pamiers.

« C'est donc convenu, je ne bouge pas d'Oloron. Vous me trouverez à l'hôtel de...

« Signé : LABASTE. »

Corwilh, ainsi que cela le lui était recommandé, quitta Mauléon au plus vite, et arrivé à Oloron... il y trouva Labaste.

— Vo beaucoup fortement *excentrique*, lui dit-il en souriant.

Ce furent là tous ses reproches.

Puis, il lui raconta comment, au moment de quitter Bayonne, cette femme de Saint-Esprit, à laquelle ils avaient racheté les meubles, était allée le remercier en pleurant.

— Ah ! vous l'avez vue, s'écria Labaste avec satisfaction ; tant mieux ! Vous avez déjà recueilli une partie des fruits de votre bonne action. Et maintenant, répondez, milord, croyez-vous avoir mal employé votre argent ?

— Oh ! no, moa avoir contentement bien beaucoup.

Ils parcoururent ensemble la ville d'Oloron, dont l'origine remonte à l'époque de l'occupation romaine ; elle fut bâtie, pense-t-on, vers le commencement du IV^e siècle. Les Sarrasins la brûlèrent en 732, et Centulle IV, vicomte de Béarn, la fit reconstruire en l'an 1080. Il fit jeter un pont sur le gave pour la relier au bourg de Sainte-Marie, qui était un vestige de la ville primitive. Ce même Centulle fit construire deux églises qui existent encore, l'une au bourg de Sainte-Marie, et l'autre dans la ville nouvelle. Elles offrent un curieux mélange de style gothique et de style roman, et sont dignes sous plusieurs rapports d'arrêter l'attention des archéologues ; celle de Sainte-Croix, avec sa voûte en pierre soutenue par de gros piliers, et ses ciselures à demi-effacées la plupart, est surtout très-curieuse à étudier.

Après avoir bâti la ville, il fallait la peupler. Pour atteindre ce but, Centulle IV lui accorda une charte extrêmement libérale, et empreinte d'un esprit de justice et d'équité bien fait pour étonner les personnes qui n'ont pas une connaissance approfondie du moyen âge. Grâce à ces immunités et privilèges, les montagnards des frontières du Béarn accoururent à Oloron, et la ville eut bientôt acquis une certaine importance.

L'histoire d'Oloron offre peu d'intérêt. Il faut enjamber plusieurs siècles pour rencontrer des faits dignes d'être mentionnés. On dirait que la cité s'est endormie pendant une longue suite de géné-

rations. Avec la réforme, elle se réveille à la vie de l'histoire. Ce qu'il y a de vraiment singulier, c'est que les idées calvinistes s'introduisent et se propagent à Oloron par les soins mêmes de son évêque. Il est vrai que cet évêque, ami et protégé de Marguerite de Navarre, était un disciple de Luther. Il se nommait Roussel, et avait été professeur de philosophie à l'université de Paris. Ayant fait un voyage en Allemagne, il y avait connu Luther, et il était rentré en France tout imbu d'hérésie. Il fut poursuivi à cause de ses doctrines, et c'est alors que, cherchant une protection et un refuge, il fut présenté à Marguerite qui, séduite par l'érudition théologique et le beau langage de cet homme, le nomma évêque d'Oloron.

Roussel, une fois sur le siège épiscopal, hésita entre la réforme et le catholicisme, ne sachant trop quel parti il devait prendre. En attendant, moitié catholique et moitié huguenot, le matin pour Rome et le soir pour Luther, il allait alternativement de l'un à l'autre sans jamais se décider, donnant la communion sous les deux espèces pour tout concilier, et disant une messe en sept parties qui n'était ni catholique ni protestante.

Il finit enfin par opter pour la réforme; mais, en homme prudent, il voulut, avant de s'engager trop en avant, sonder le terrain, et, à cet effet, il expédia un de ses acolytes dans les provinces basques. Ce dernier débuta par prêcher à Mauléon. Aux premières paroles qu'il prononça, les assistants virent percer le bout de l'oreille du calviniste, et des murmures significatifs lui firent com-

prendre que son sermon déplaisait ; il n'en voulut pas moins continuer, et alors un nommé Arnaud, notable de la ville, éleva la voix au milieu de la foule, et força le malencontreux prédicateur à descendre de la chaire.

Instruit de cette déconfiture, Roussel, abandonnant tout à coup la prudence dont il avait si bien jusque-là écouté les conseils, eut le malheur de se rendre à Mauléon ; il monta en chaire, des cris l'interrompirent ; il voulut continuer au milieu du bruit, mais ce même Arnaud, saisissant une hache qu'il tenait cachée sous ses vêtements, fit tomber la chaire en deux coups vigoureusement appliqués, et l'infortuné Roussel se blessa en tombant d'une façon si grave qu'il en mourut peu de jours après.

Par un bizarre retour des événements, cet Arnaud devint plus tard, sous le règne d'Henri IV, évêque d'Oloron, et occupa la place de celui dont il avait involontairement occasionné la mort.

Après avoir visité le séminaire, les deux églises et les deux couvents de femmes que renferme Oloron, il prit fantaisie à nos voyageurs de s'engager dans la vallée d'Aspe, si accidentée et si pittoresque. Ils allèrent jusqu'à la petite ville d'Accous, que les anciens auteurs ont désignée sous le nom d'*Aspuloca* ; c'est là qu'est né, en 1691, Despourrins, l'immortel barde béarnais, dont les chansons patoises plaisaient tant à Louis XV, surtout quand elles étaient chantées par Geliotte. La population d'Accous ne dépasse pas 1600 habitants. Il y a dans les environs une fontaine minérale dont les eaux tièdes ne sont pas utilisées.

La distance qui sépare Accous d'Oloron est d'environ vingt-cinq kilomètres, mais Corwilh ne s'aperçut pas de la longueur de cette promenade, tant le pays offre des aspects variés; et puis Labaste l'occupait constamment, tantôt par ses triviales bouffonneries, tantôt par ses intéressantes digressions sur les localités qu'ils parcouraient.

En ce moment ils étaient tous les deux silencieux, trotinant à côté l'un de l'autre, car, nous avions omis de le dire, ils avaient fait cette excursion à cheval.

— Autrefois, dit Labaste, qui parut se souvenir tout à coup, les habitants de cette vallée se firent tous massacrer par les pâtres du Lavedan, en Bigorre. Cet événement qui, selon Marca, se serait passé en 1000, est si étrange, si merveilleux, si incroyable que je ne sais vraiment pas si c'est une histoire ou une légende, mais légende ou histoire, le fait est constaté par les documents les plus authentiques, et rapporté tout au long dans un titre béarnais traduit en 1348, titre qui est conservé encore dans les privilèges de la vallée d'Aspe.

Ecoutez donc ma légende qui va ressembler à une histoire; écoutez mon histoire qui va ressembler à une légende.

Les habitants de cette vallée, franchissant de hautes montagnes, allèrent s'abattre un jour, comme une nuée d'aigles, sur le pays de Lavedan, en Bigorre.

Les pâtres du Lavedan, quoique surpris à l'improviste, s'élançèrent au devant de leurs ennemis,

mais la plupart d'entre eux étaient sans armes, ils étaient, en outre, très-inférieurs en nombre, et il n'était pas probable qu'ils pussent sortir victorieux de ce combat inégal.

Mais à peine les deux factions ennemies furent-elles en présence, que les habitants de la vallée s'arrêtèrent subitement, comme s'ils eussent été pétrifiés. Ils demeurèrent immobiles ne pouvant ni reculer ni avancer, ils laissèrent tomber des armes qui leur étaient devenues inutiles, et les pères du Lavedan les égorgèrent à leur aise depuis le premier jusqu'au dernier.

Que s'était-il donc passé ? le voici :

Un prêtre de Saint-Savin, abbaye du Lavedan, monté sur un sureau, avait pris un livre au lieu de prendre une épée, et ses conjurations magiques avaient paralysé le bras des Aspois qui furent vaincus par cette puissance surnaturelle.

La vallée d'Aspe demanda une éclatante réparation de ce sanglant sortilège. Ses réclamations ne furent pas écoutées ; alors elle porta plainte au Pape.

Le souverain pontife, voyant que les coupables persévéraient dans le refus d'une juste satisfaction, fulmina contre eux les foudres de l'excommunication. A peine l'interdit eut-il été lancé, que le souffle de la malédiction se fit ressentir dans tout le pays. Le ciel retira ses salutaires influences, la sève s'arrêta dans les plants ; les semences cessèrent de fructifier ; les herbes, les plantes, les arbres languirent dépouillés de verdure, et de fruits ; les brebis, les vaches, les juments refusèrent de pro-

duire, et les femmes elles-mêmes sentirent leur sein frappé de stérilité.

Et cela dura ainsi pendant sept ans. Alors, les habitants du Lavedan, n'y tenant plus, députèrent en Italie deux prud'hommes chargés d'aller implorer la levée de l'interdit. Le pape, qui ne refuse jamais l'absolution au repentir sincère, accorda la grâce demandée, mais sous certaines conditions. Il adressa un rescrit aux évêques de Lescar et de Tarbes, ainsi qu'aux sénéchaux de Bigorre et de Béarn. Ceux-ci convoquèrent dix hommes de la vallée Lavedan, et dix hommes de la vallée d'Aspe, tous munis de pleins pouvoirs de leurs communautés respectives. Ils leur firent jurer paix et amitié éternelle entre leurs deux vallées sous peine, contre le violateur du traité, d'abord de l'anathème de l'Église, et ensuite d'une amende de deux cents marcs d'argent. De plus, les habitants du Lavedan, par voie de satisfaction et de pénitence ecclésiastique, furent condamnés à envoyer dix pèlerins à Saint-Jacques de Galicie, et à faire célébrer en cette église quatre messes d'évêques, dix messes d'abbés portant crosse, et cent messes de prêtres ou moines. Ils furent condamnés en outre à payer tous les ans et à perpétuité, une redevance de *trente sols morlans* au procureur de la vallée d'Aspe, le jour de saint Michel, dans l'église de Saint-Savin. Ce tribut a été acquitté depuis un temps immémorial, et la vallée de Lavedan le payait encore au moment de la révolution.

Voilà, milord, l'histoire-légende qui concerne cette vallée. M. Bascle de Lagrèze semble la relé-

guer parmi les contes fantastiques; et Marca la raconte comme un événement mémorable. Entre ces deux autorités, je n'ose pas me prononcer.

Nos voyageurs rentrèrent à Oloron, un peu fatigués et courbaturés, car ils n'avaient pas l'habitude de monter à cheval. Labaste était moins gai, moins amusant que les autres jours. Il annonça à son ami d'Outre-Manche l'intention où il était de partir pour Tarbes le lendemain, avec la première cariole venue. Corwilh voulut le suivre.

— A votre aise, dit Labaste. Je profiterai de l'occasion pour vous faire les honneurs de Nay.

XIII

Nay et le château de Coarraze. Le calvaire de Betharram.
La légende de la chapelle.

Le lendemain, en effet, ils arrivaient à Nay, vers deux heures de l'après-midi.

La petite ville de Nay, placée dans une des situations les plus agréables et les plus recherchées des environs de Pau, est un séjour charmant. Le gave baigne ses murs, et les paysages qui l'entourent ressemblent à des paysages d'opéra comique, tant ils sont frais et gracieux. Sa fondation remonte au XII^e siècle. Dans les premières années de sa vie, elle faisait partie de la baronnie de Mirossens. Au XIV^e siècle, un violent incendie la réduisit en cendres; les protestants la reconstruisirent très-activement, et c'est alors qu'elle devint le centre le plus actif, après Orthez, des partisans de la Réforme. Le général Terride s'en empara en 1553, et y exerça de nom-

breuses vengeances. Ce qui n'empêcha pas les protestants d'y tenir un synode, en 1576, dans lequel on essaya de régler la discipline de plusieurs églises réformées.

Ses bruyantes fabriques de *Cadis*, son commerce d'étoffes, son voisinage de Coarraze et du calvaire si renommé de Bétharram, dont les processions passent à ses portes, donnent à Nay un air de fête et un mouvement que ne possèdent pas généralement les villes d'une aussi faible importance. (3000 habitants).

Corwillh cherchait de tous côtés des ruines, des monuments anciens, mais Labaste lui fit observer que la ville étant, par suite de sa destruction au XIV^e siècle, de construction presque moderne, elle n'en possédait absolument pas. Il lui montra cependant un édifice assez beau que l'on appelle la *maison carrée de Nay*, et dont la construction est attribuée par la tradition à Gaston-Phœbus d'Orthez ; mais nous croyons que la tradition se trompe. Cela lui arrive quelquefois, car le style du monument et sa triple galerie de colonnes indiquent clairement une date plus récente.

— Puisque nous sommes ici, dit Labaste, il faut que je vous mène à Coarraze et à Bétharram. Coarraze est un village de peu d'importance où nous serons rendus dans un quart d'heure ; autrefois c'était une seigneurie, et Froissard, que je vous ai cité si souvent, raconte une histoire fort plaisante sur cet obscur seigneur. Un nommé Raymond avait acquis un héritage assez considérable qui lui fut disputé par un clerc de Catalogne,

lequel demandait à percevoir la dime. Mon dit Raymond refusa; de là procès. Le clerc, qui voulut intimider son adversaire, le menaça de le faire excommunier par le pape, mais celui-ci ne s'effraya pas, et ne voulut accepter aucun arrangement. Après de longs pourparlers, et des contestations qui durèrent longtemps, le pauvre clerc fut contraint de renoncer à ses prétentions, mais il dit à Raymond qu'il se vengerait d'une autre manière, et, que bientôt, il aurait de ses nouvelles.

La nuit suivante, en effet, un bruit épouvantable ébranla la maison de Raymond. La peur le saisit, il n'ose bouger; la vacarme devient plus intense, et un moment après, on frappe violemment à la porte de sa chambre.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Je suis Orthon, et je viens de la part du clerc de Catalogne.

Raymond comprit tout, et, un peu rassuré, il représenta à son visiteur combien il serait mal hébergé dans sa maison, tandis qu'il serait si bien traité chez le seigneur de Coarraze, lequel est doux, humain, hospitalier, et très-avenant pour les étrangers.

Ce discours produisit son effet, car Orthon, sans en attendre davantage, courut frapper au château de Coarraze.

Il faut croire qu'il y fit bonne chère, puisque pendant longtemps il y retourna toutes les nuits. Tantôt il arrivait de Bohême, une autre fois d'Égypte, d'Espagne, ou du pays Flamand, et tou-

jours narrait forces belles histoires qui moult divertissaient le seigneur. Enfin, une nuit, Orthon, soit par oubli, soit par malice, se présenta sous la forme d'une mule, et oncques ne le vit-on à Coarraze.

Était-ce un pèlerin qui se changeait en mule ? Était-ce une mule qui se changeait en pèlerin ? c'est ce que je ne sais pas.

— Mais ce n'est pas cette histoire saugrenne, ajouta Labaste, qui a donné au village de Coarraze la renommée dont il jouit... tenez, milord, voilà les premières maisons de l'endroit. Vous voyez que ce n'était pas loin. C'est là que Henri IV a séjourné pendant quelque temps, alors qu'on l'arracha aux soins de sa nourrice de Bilhère, et voilà pourquoi Coarraze est devenu un lieu historique.

Ils s'approchèrent des ruines de l'ancien château seigneurial qui consistent en une tour assez bien conservée, plus l'enceinte d'une cour; on a construit à côté un château moderne dont l'extérieur est copié sur celui de Pau.

* Ce fut en ces lieux âpres et montagneux, dit un vieil historien, et au château même de Coarraze, que fut nourri et élevé ce jeune prince, (Henri IV) et non délicatement, mais à la rustique, ainsi que le voulait le roi son aïeul; accoutumé dès son jeune âge à manger chaud et froid et à aller nu-tête et nu-pieds, avec les petits enfants du pays, de sorte qu'étant de si bonne heure endurci à la peine, et non aux délicatesses de la cour, il ne se faut émer-

veiller s'il est invincible à la guerre, ainsi qu'un Alexandre II. »

Après un séjour d'une heure à Coarraze, Labasto et Corwilh prirent le chemin de Betharram, dont le calvaire et l'église, célèbres dans tout le midi, attirent chaque année, à partir du 15 août jusqu'au 8 septembre, une immense population de fidèles, accourant de tous les lieux avoisinants, du Béarn et du Bigorre, de la plaine et des montagnes pour assister aux processions et aux cérémonies religieuses qui font de ce lieu une nouvelle Jérusalem.

La fondation de Betharram remonte à une haute antiquité, mais son origine n'est pas connue ; plusieurs étymologies ont été mises en avant ; la plus populaire, et aussi la moins obscure, est la légende suivante :

Un jour, une jeune fille pieuse et croyante, tomba dans le gave béarnais ; les flots l'entraînaient, et elle allait être infailliblement noyée lorsque, dans ce péril extrême, elle se recommanda à la puissante protection de la vierge Marie ; aussitôt, une branche qui pendait de la rive, s'offrit à portée de sa main, elle s'y accrocha, et fut sauvée.

C'est pour perpétuer le souvenir de cette miraculeuse délivrance que l'on construisit en cet endroit une modeste chapelle ; on pense avec quelque raison qu'elle fût bâtie par les soins de Gaston IV, après son retour des croisades, vers le milieu du XII^e siècle. Comme il venait de parcourir les bords du Jourdain, où il existe une ville du nom de Betharram, on pense également que le vaillant gentilhomme béarnais aura donné ce

nom à la chapelle, en souvenir de son voyage en Palestine.

A l'époque des guerres de religion, Montgomery brûla la chapelle de Betharram, qui demeura ensevelie sous ses ruines pendant quarante-six ans, ce qui n'empêchait pas les habitants de la commune de Lestelle d'aller prier sur ses débris auxquels on attribuait le pouvoir d'accomplir des miracles. Hubert Charpentier, licencié de Sorbonne, y vint vers les premières années du XVII^e siècle, et remarquant que la conformation de la montagne de Betharram avait une grande analogie avec la montagne du cruciflement, il résolut d'y établir un calvaire, dédié à Notre-Dame, afin de raviver la dévotion que les calvinistes avaient considérablement affaiblie¹.

Aujourd'hui Betharram possède une église. Sa construction n'a certes rien de remarquable, mais elle est précieuse pour les catholiques, car elle renferme une petite chapelle dédiée à la Vierge, où les âmes pieuses vont demander à la mère du Sauveur des consolations que le monde leur refuse.

Corwill et Labaste restèrent longtemps dans l'église; à chaque instant des hommes, des femmes, des jeunes filles venaient se prosterner devant la chapelle, et leur prière terminée, déposaient une modeste offrande à travers la balustrade dont elle est entourée. Aux pièces de cuivre de ces pauvres gens, ils ajoutèrent quelques pièces d'argent,

(1) Le calvaire élevé plus tard par Hubert Charpentier sur le Mont-Valérien, près Paris, était copié sur celui de Betharram.

ce qui les fit passer, auprès des personnes témoins de ces prodigalités, pour des rois détrônés voyageant incognito.

Ils ne voulurent pas s'en aller sans gravir la montagne du Calvaire qui s'élève à quelques pas de là. On suit des sentiers tortueux et doux sur les bords desquels se dressent de distance en distance les stations, ou pour mieux dire les petites chapelles où les fidèles s'arrêtent pour se mettre à genoux et prier Dieu; elles sont au nombre de neuf, et toutes ornées de petites statues représentant Jésus-Christ ou les différentes scènes de la Passion. De station en station l'horizon s'agrandit, les paysages que l'œil découvre deviennent plus étendus, et lorsqu'on est parvenu sur l'esplanade qui couronne le calvaire on a devant soi un panorama splendide, et tellement vaste que la vue humaine est impuissante à l'embrasser.

Saint-Palais et Navarrens. Larruns et Gabas. Costumes et langues des basques. Comment Labaste repartit pour le Béarn.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Labaste voulut partir immédiatement pour Tarbes, où l'Anglais le suivit. Ils passèrent par Lestelle et Lourdes, et le soir même ils étaient dans le chef-lieu des Hautes-Pyrénées.

— Eh bien ! milord, lui dit Labaste en route, est-ce que vous trouvez agréable ma manière de voyager ? Cela ne vaut-il pas mieux que de courir d'une capitale dans une autre sans s'inquiéter ni des mœurs, ni des habitudes, ni de l'histoire des villes et provinces que l'on traverse. Si vous aviez appliqué ma méthode à tous les voyages que vous avez déjà faits, votre conversation serait aujourd'hui aussi intéressante que la lecture d'un bon livre. Vous m'excuserez, milord, de vous parler avec cette rude franchise, mais j'ai l'habitude de

ne jamais cacher la vérité à mes amis, pourvu qu'elle n'ait rien d'offensant pour eux.

Sir Corwilh se confondit en remerciements, et affirma qu'il était enchanté de connaître le département des Basses-Pyrénées.

— Vous ne le connaissez que bien superficiellement, milord; vous l'avez parcouru au galop de vos chevaux de poste, et vous n'avez pu que l'apercevoir. Les quelques renseignements historiques que je vous ai donnés en passant sont eux-mêmes incomplets, quoique toujours exacts. Il me resterait à vous montrer bien des localités intéressantes, et à vous narrer bien des particularités singulières ou bizarres; mais d'un côté, j'ai besoin de me reposer, et de l'autre la mémoire me fait défaut. Ainsi, vous n'êtes pas allé à Saint-Palais, petite ville des provinces basques, sur la Bidouze, à vingt kilomètres de Mauléon, où a siégé le parlement de Navarre jusqu'à l'avènement de Louis XIII; elle disputait le titre de capitale de la Navarre française à Saint-Jean-Pied-de-Port; c'est là que Henri d'Albret, roi de Navarre, établit sa chancellerie après avoir perdu sa ville de Pampelune. Vous n'avez pas vu Navarrenx, situé sur la rive droite du gave d'Oloron, dans une situation des plus riantes, à vingt kilomètres sud d'Orthez; c'était autrefois une place-forte que défendaient quatre bastions; pendant les guerres de religion, elle joua un certain rôle, et le général Terride ne put pas s'en emparer. Il se fait à Navarre un grand commerce de chevaux. Et les Eaux-bonnes? Et les Eaux-chaudes? est-ce que vous connaissez

ces deux établissements thermaux, milord? Mais ceux-là, vous ne pouvez vous dispenser de les visiter. Peut-être vous y accompagnerai-je, dans quelques jours d'ici. Si vous y allez seul, je vous recommande le bourg de Larruns, situé à quatre kilomètres des Eaux-chaudes, dans une vallée circulaire, au fond de laquelle on voit couler la source qui alimente l'établissement des Eaux-bonnes. Vous verrez, dépendant du bourg de Larruns, le hameau de Gabas qui doit son origine à un hôpital fondé en cet endroit par Gaston IV, vicomte de Béarn. Gabas est assis aux pieds du Pic-du-midi d'Ossau¹, et c'est ordinairement de là que partent les voyageurs pour escalader le géant des Pyrénées.

— Et puis, continua Labaste, pour bien étudier un pays, il faut y séjourner pendant quelque temps; il faut pénétrer dans l'intérieur des terres, suivre le paysan dans ses travaux rustiques, et s'asseoir avec lui, le soir, au foyer commun, toutes choses que vous n'avez pu faire, milord. Aussi, vous avez traversé et parcouru dans tous les sens le département des Basses-Pyrénées, et cependant si on vous interrogeait sur les mœurs, sur les usages, sur les costumes des basques et des béarnais, vous seriez bien embarrassé pour répondre.

— Oh! yes, beaucoup.

— Cela est facile à comprendre, milord; vous

(1) On distingue dans les montagnes des Pyrénées deux *Pic-du-midi*, celui d'Ossau, en Béarn, et celui de Barèges, en Bigorre; le Pic-du midi d'Ossau est moins élevé que celui de Barèges, qui a 2967 mètres.

n'avez vu le paysan que sur les grandes routes et dans les villes, c'est-à-dire partout où il n'est pas entièrement lui; c'est dans ses villages, dans ses réunions, dans ses fêtes patronales qu'il faut aller le voir pour le saisir sous son véritable aspect. Moi qui suis de Saint-Jean-de-Lux, et qui ai habité le pays basque pendant vingt ans, je puis vous en parler en connaissance de cause. Il faut les voir, le dimanche, avec leur culotte courte sans liens au genou, avec leur gilet blanc qui se croise sur la poitrine, et leur ceinture de laine rouge qui serre leur taille, et leur mouchoir de soie roulé autour du cou en guise de cravate, s'en aller, par bandes joyeuses, le berret sur l'oreille et la veste ronde sur l'épaule, à travers les sentiers onduleux de leurs montagnes pour avoir une idée de cette population exceptionnelle.

Les basques sont pieux, dévoués, francs, honnêtes, mais ils sont passionnés pour les fêtes, pour les jeux d'adresse, pour les réunions tumultueuses; ils se rendent en foule aux offices divins, mais à côté de chaque église se trouve presque toujours un jeu de Paume; c'est leur jeu national qu'ils aiment à la folie, et dans lequel ils n'ont pas de rivaux.

Le costume des béarnais diffère essentiellement de celui des basques; ils n'ont ni la culotte courte, ni le gilet blanc, ni la veste ronde négligemment jetée sur l'épaule, à la façon des espagnols; ils se vétent, à peu de différence près, comme les Bigourdans, leurs voisins. Le berret bleu et la blouse forment la base de leur habillement. Les

jeunes filles se coiffent avec des mouchoirs ; mais des mouchoirs aux couleurs éclatantes, et assez grands pour que les deux bouts, après avoir formé un simple nœud sur le milieu de la tête, puissent se déployer de chaque côté en forme d'éventail, de sorte que lorsque ces madras sont rouges, blancs et bleus, ce qui arrive souvent, celles qui les portent ont l'air, vues de loin, de s'être coiffées de drapeaux tricolores.

Cette comparaison, un peu exagérée peut-être, fit sourire Corwilh ; mais il fut forcé de convenir qu'elle était juste en partie, car il avait vu par hasard, en traversant le Béarn, des femmes coiffées de cette façon ; il demanda à son cicérone si le patois des basques ressemblait au patois des béarnais.

— Permettez, milord ; le patois que parlent les béarnais diffère très-peu du patois que parlent les bigourdans ; mais les basques n'ont pas de patois, ils ont une langue. D'où vient-elle ? on l'ignore. Elle existe depuis près de trois mille ans, et durant cette longue période elle s'est toujours suffi à elle-même, elle n'a jamais rien emprunté à aucune autre langue ; elle est de nos jours ce qu'elle était à l'époque où les Romains essayèrent de la détruire. Est-elle le reste d'une antique civilisation aujourd'hui disparue ? quelques écrivains l'ont supposé, mais aucun ne l'a établi. On est allé jusqu'à prétendre que cette langue se parlait au paradis terrestre. A de pareilles assertions, il n'y a rien à répondre. Ce qui a contribué à donner du poids aux affirmations de ceux qui faisaient remonter la

langue basque aux premiers âges du monde, c'est qu'on n'en trouvait de traces chez aucun peuple moderne; mais voilà qu'on s'est aperçu naguère que l'idiome en usage dans les provinces espagnoles de la Biscaye était tout bonnement la langue basque. Cette découverte a dérouté les Philologues.

Toujours est-il que la langue basque n'a aucune littérature; elle n'a produit que quelques chants nationaux. En 1849, un publiciste de talent, M. Chaho, faisait paraître à Bayonne, un journal en basque, *l'Arriel*, qui exerçait sur la population de ces contrées une influence considérable.

— Vous voyez, milord, ajouta Labaste en manière de conclusion, qu'il vous resterait beaucoup à apprendre si vous vouliez connaître à fond le département des Basses-Pyrénées. Le peu que je vous ai montré de son territoire et de ses cités, le peu que je vous ai enseigné de son histoire suffisent néanmoins pour vous prouver qu'il est digne d'être visité par les étrangers. Dans ce que j'ai fait pour vous, il ne faut pas vous y tromper, milord, il entre beaucoup de vanité nationale. A vous qui avez beaucoup voyagé, j'ai voulu prouver qu'il y avait des contrées en France qui, par leurs sites agréables et par la richesse de leurs paysages, valaient bien les beautés parfois douteuses que vous allez chercher en Suisse ou en Italie. Les Basses-Pyrénées, vous avez pu vous en apercevoir, présentent les points de vue les plus variés et les plus inattendus; il y a des plages maritimes et des montagnes couronnées de bois; des plaines

fertiles que les gaves arrosent, et, comme contraste, des landes arides et sauvages; de belles et populeuses vallées et des coteaux couverts de vignobles. Pour nous, Français, les Basses-Pyrénées n'ont qu'un défaut, c'est celui d'être en France.

On arrivait à Tarbes. La vue des premières maisons de la ville produisit sur Labaste une sensation de joie qui se refléta sur son visage par un sourire significatif. A l'*Hôtel de la Paix*, les domestiques, les garçons de table, les valets d'écuries l'accueillirent avec ces démonstrations bruyantes et ces enthousiastes hurrah dont on salue un roi bien-aimé qui rentre dans ses États. Labaste, très-sensible à ces marques d'amitié, remercia son peuple en lui jouant séance tenante, un air d'accordéon.

C'est que Labaste était véritablement aimé de la population tarbaise qui voyait en lui son amuseur patenté et gratuit; de son côté, Labaste avait pour la ville de Tarbes une affection toute spéciale. C'est que là, il était en quelque sorte chez lui, et que tous les êtres vivants le connaissaient : hommes et bêtes; c'est que là il pouvait se livrer à toute la fougue de ses improvisations funambulesques, sans crainte d'être appréhendé au collet par un irrespectueux sergent de ville, et soit qu'il se couchât tout de son long au milieu d'une rue pour jouer avec les chiens, qui étaient aussi ses amis, soit qu'il allât prendre ses repas dans une étable, en compagnie des hôtes de Céans, jamais l'étonnement de la galerie ne dépassait certaines limites.

Pendant les premiers jours de son arrivée, il

sembla redoubler d'excentricité, de bouffonneries et d'arlequinades de tout genre. La place de Maubourguet et les rues adjacentes étaient perpétuellement en émoi. Sir Corwilh ne le quittait pas d'une semelle, et s'il avait connu notre immortel Prudhomme, il aurait pu dire, en le modifiant :

— Ces tours sont le plus beau jour de ma vie.

Mais si James Corwilh ne se lassait pas de Labaste, en revanche Labaste était parfaitement las de Corwilh ; il lui avait proposé plusieurs fois d'aller l'attendre aux Eaux-bonnes, mais celui-ci n'avait pas mordu au piège. Il lui dit un jour :

— Vous n'avez pas oublié, milord, la cité de Saint-Jean-de-Luz, que l'océan bat de ses vagues ?

— La petite ville *absiourde*.

— Justement. Eh bien ! j'ai remarqué, pendant le peu de temps que j'y ai resté, que la mer avait fait de désastreux progrès ; elle a déjà miné les fondements, milord. C'est une ville perdue. Aux premières tempêtes de cet automne, elle s'engloutira dans les flots, et jamais plus on n'en entendra parler. Ah ! ce sera un magnifique spectacle.

Et il le laissa sous l'impression de cette communication perfidement mensongère.

L'Anglais ne partit pas. Il s'était dit : ici, je m'amuse, et peut-être que là-bas je m'ennuierai, surtout si la ville tardait trop à tomber. J'irai au mois d'octobre ; elle résistera bien jusques-là.

Voyant qu'il ne voulait pas retourner dans les Basses-Pyrénées, Labaste prit le parti de l'y conduire.

— Milord, lui dit-il à brûle-pourpoint, je pars

ce soir pour les Eaux-bonnes, j'ai besoin de boire des eaux minérales.

— Oh! yes, partir aussi moa.

Et voilà comment Labaste, qui croyait se reposer à Tarbes, fut contraint de se remettre en route.

L'établissement thermal des Eaux-bonnes, situé dans une gorge très-étroite, entouré de sites admirables, et adossé au roc, est un des endroits les plus fréquentés de la chaîne des Pyrénées; ses eaux, dont les propriétés curatives sont très-efficaces, se prennent en bains et en douches. Elles sont ordonnées surtout pour les affections de poitrine et de larynx. L'établissement des Eaux-chaudes, voisin de celui des Eaux-bonnes, attire peut-être une population de baigneurs moins nombreuse que ce dernier. Ses eaux sont salutaires pour la guérison des paralysies, rhumatismes et maladies qui affectent le système digestif. Les rochers de granit, les bois de sapins et de hêtres qui encadrent la ville et ont l'air de vouloir l'étouffer, lui donnent un aspect à la fois pittoresque et sévère. Corwilh et Labaste étaient aux Eaux-bonnes depuis à peu près une semaine, lorsque revenant, une après-midi, d'une ascension au pic d'Ossau, l'Anglais trouva à son hôtel la lettre suivante :

« Mon cher Monsieur,

« Je m'ennuie avec vous. Je pars. J'ai besoin de calme, de solitude, je sens en moi un vide immense, est-ce la sagesse qui arrive? est-ce la folie qui augmente? je ne sais.

« Ne cherchez pas à me suivre, car j'ignore moi-même où je vais. Adieu, et bon voyage.

« Signé : LABASTE. »

Corwillh partit aussitôt pour Tarbes, pensant y trouver son ami ; il n'y était pas. Alors il retourna dans les Basses-Pyrénées, fit trois fois le tour du département, s'arrêta dans toutes les villes, interrogea tous les hôtels, nulle part il ne trouva Labaste.

Fatigué de courir inutilement, triste, soucieux, n'ayant personne pour le distraire, personne pour l'instruire, il se fit conduire à Saint-Jean-de-Luz, espérant que la ville voudrait bien se laisser emporter par l'océan dans le plus bref délai.

Il n'avait plus que cette ressource pour échapper au spleen qui l'envahissait de nouveau.

Et Labaste ?

Labaste, à force de jouer le rôle de fou, est devenu fou pour tout de bon, et on l'a enfermé dans une maison d'aliénés.

Quant à l'Anglais Corwillh, il a acheté une maisonnette à côté de Saint-Jean-de-Luz, sur une élévation, et là, il attend patiemment que la mer vienne chercher la ville, ainsi que cela doit arriver.

Mais se rappelant les préceptes de Labaste, il s'est mis à répandre autour de lui d'abondantes aumônes, ce qui lui attire les bénédictions des malheureux et l'estime de tout le monde.

Il se sauve par la charité.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Le fou d'une ville	5
II. De la façon dont Labaste dînait quelquefois, et comment il admonesta l'Anglais sir Corwill	14
III. Le château de Pau. Henri IV et Abd-el-Kader, Bernadotte, roi de Suède	23
IV. Les guerres de religion à Pau. Comment Montgomery traitait les prisonniers.	29
V. Grandeur et décadence de Morlaas. Ses courses, ses monnaies, ses fors	34
VI. La légende de Bencharnum. Comment Loupforton ressuscita, sans y songer, la ville de Lescar.	41
VII. Comment le <i>Château noble</i> d'Orthez souleva forces belles querelles et disputes entre le roi Edouard d'Angleterre et Gaston-Phœbus, de Béarn.	51
VIII. Mort de Gaston-Phœbus, à son retour d'une chasse à l'ours. Les meurtres de son fils et de son frère. Fin de la puissance d'Orthez	60
IX. Les vengeances de Montgomery. Le gave couleur de sang. Le cordelier d'Orthez. La tour des Prêtres.	67

- X. Où l'on parle de la batonnette de... Saint Jean-de-Luz
des cacolets de Biarritz, et de plusieurs autres choses 75
- XI. Les eaux minérales de Cambo et le sauvage de la forêt
d'Yraty; — les bohémiens du pays basque et les
anciens vagots 84
- XII. Mauléon et son château-fort. Oloron et son évê-
que Rousael. Légende de la bataille des Aspois con-
tre les pères du Lavedan 92
- XIII. Nay et le château de Coarraze. Le calvaire de Bethar-
ram. La légende de la chapelle. 102
- XIV. Saint-Palais et Navarrens. Larruns et Gabas. Costu-
mes et langues des basques. Comment Labaste re-
partit pour le Béarn. 109

— 120 —







